

JOURNAL

HISTORIQUE

ET

LITTÉRAIRE

15. MAI

1786.



A LUXEMBOURG,

Chez les Héritiers d'André Chevalier, vi-
vant Imprimeur de feu Sa Maj. l'Impé-
ratrice-Reine Apostolique.

*Avec privilège de Sa Maj. Imp. & Ap-
probation du Commissaire - Examineur.*



JOURNAL
HISTORIQUE
ET
LITTÉRAIRE.

15. MAI

1786.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Timante, ou Portrait fidele de la plûpart des écrivains du dix-huitieme siecle; par Mr. l'abbé Charles, professeur d'éloquence au college de Chartres. A Paris, chez Barrois. 1785. 1 vol. in-12.

Les bruians auteurs du siecle ne seront pas contents de ce *Portrait*; ils s'y reconnoîtront à la vérité, s'ils font de bonne foi, mais ils s'offenseront de la ressemblance même. L'épigraphe leur annonce assez qu'ils n'y seront pas flattés; on les y avertit que le fondement d'une réputation solide en matiere de littérature & de science, est une raison pure

& la lumière d'un bon sens commun, devenu malheureusement bien rare :

H. Art. *Scribendi rectè sapere est & principium & fons.*
poët.

M^r. l'abbé Charles montre que cette grande & indispensable ressource manque aux écrivains du jour. La plupart entreprennent d'écrire sans avoir aucune connoissance; & parmi ceux qui se piquent le plus de penser, combien méritent le titre de penseurs & de philosophes? Ce sont-là les deux idées principales que l'auteur a fondues & développées dans le portrait de *Timante*. Une éducation précocè, des études faites à la hâte, & fort souvent tronquées; une vie de dissipation & d'intrigue; la fureur d'écrire avant l'âge de raison, d'écrire sur toutes sortes de matieres, d'écrire avec une précipitation qui tient du prodige; la singularité, la hardiesse, l'hétérodoxie dans les opinions; tel est *Timante*, & qui ne connoît à ces traits si bien marqués la plupart de nos écrivains? Ce n'est pas tout. “ Si
 „ c'est un principe (qui oseroit en douter?),
 „ que la vertu doit accompagner les talens & en
 „ prescrire l'usage: si c'est d'après cette règle
 „ que nous jugeons les écrivains du siècle,
 „ que de réputations vont s'évanouir? que
 „ d'usurpateurs vont être détronés? Vous flat-
 „ tez-vous d'obtenir nos hommages, de con-
 „ server le rang où vous ont élevé le liber-
 „ tinage & l'erreur, fiers & sublimes génies,
 „ le scandale & le fléau du siècle, les cor-
 „ rupteurs des siècles à venir; vous qui
 „ n'avez connu la vérité, que pour la com-
 „ battre;

15. Mai 1786.

87

„ battre ; la vertu , que pour l'extirper du
„ cœur de vos semblables ; vous dont les
„ talens ont été plus funestes au monde que
„ ne le furent jamais l'ignorance & la cré-
„ dulité : vous enfin , dont les noms , hélas !
„ trop fameux , ne resteront consignés dans
„ les fastes de l'humanité , de la patrie , de
„ la religion , que pour fixer la triste & mal-
„ heureuse époque de l'aveuglement , de la
„ corruption , de l'impiété , de la philoso-
„ phie ? „

Mais pour ne nous arrêter qu'à la corrup-
tion du goût , laissant à côté celle des prin-
cipes ; les progrès que fait tous les jours cette
funeste épidémie , sont aussi vastes qu'inévita-
bles ; les chefs même de la secte philosphi-
que , la grande propagatrice de cette conta-
gion , n'en disconviennent pas. Il n'y a pas
longtems que le secrétaire perpétuel de
l'académie (M^r. Marmontel) se plaignoit

de ce que l'éternel écueil de la liberté , c'est
la licence ; & faisoit la peinture suivante d'une
infinité d'écrivains qui prennent le bisarre
pour le génie ! “ Avec des notions superficiel-
„ les & confuses (un de ces médiocres) tâ-
„ chera de se montrer profond , vigoureux &
„ hardi ; avec des idées frivoles , plein de
„ verve & d'enthousiasme ; avec une ame
„ sans ressort & une imagination sans élans ,
„ il cherchera la nouveauté , la hardiesse ,
„ l'énergie , dans un mélange monstrueux de
„ mots étrangers l'un à l'autre , & d'images
„ incompatibles „. — Avant lui Voltaire
avoit dit : “ Le déplacé , le faux , le gigan-

*De l'au-
torité de l'u-
sage sur la
langue. A
Paris , chez
Demonvil-
le 1785. 36
pag. in-4^o.*

Lettre à
la suite des
rem. de Mr.
l'abbé d'O-
livet.

„ telque semblent vouloir dominer aujourd'hui... On appelle de tous côtés les pafans pour leur faire admirer des tours de forces qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée des Péliſſon, des Fénelon, des Bossuet, des Maffillon „ — Dans un *Discours* prononcé à l'académie françoise

* 1 Sept.
1774, P. 303.

Mr. Gresset a fait les mêmes observations. *
Les raisons d'une dégénération si subite & si étonnante, quand on se rappelle les beaux jours du siecle de Louis XIV, ont occupé plusieurs philosophes, qui ont essayé d'expliquer cette fatale révolution. Quelques-uns saisissant la chose sous un point de vue absolument général, ont voulu savoir pourquoi les lettres & les arts, après être parvenus à un certain période, au lieu de s'avancer toujours vers la perfection, s'arrêtent & déclinent insensiblement. L'abbé Dubos, l'un de ceux qui a le plus approfondi cette matiere, prétend que les causes morales n'ont aucune part à cette décadence, & qu'il faut l'attribuer à des causes purement physiques. Cet écrivain estimable, mais trop systématique, appuie son opinion de conjectures plus ingénieuses que solides. En effet, il est certain que les causes morales ont beaucoup contribué à la corruption du goût chez les Grecs & chez les Romains. Le luxe, qui contribue aux progrès des arts, lorsqu'il est modéré, produit un effet contraire, quand il devient excessif, & qu'il gagne toutes les conditions, parce qu'il substitue alors au goût du vrai beau une vaine ostentation de richesses, &

la recherche des ornemens superflus. On pourroit assigner plusieurs autres causes de la décadence des arts parmi nous ; mais la plus universelle & la plus immédiate est, sans contredit, l'amour de la nouveauté si naturel aux hommes, & dont les écrivains ont habilement profité pour séduire le public... Plus avides de renommée que zélés pour la gloire des arts, les littérateurs modernes ont senti que s'ils travailloient sur le même plan que leurs illustres prédécesseurs, il leur faudroit faire des efforts extraordinaires pour les atteindre, que peut-être même ils n'y parviendroient jamais ; ils ont considéré que le public, rassasié des chef-d'œuvres de ces grands hommes, accoutumé à leurs beautés, seroit moins vivement frappé de retrouver dans les modernes des beautés du même genre ; en conséquence ils ont pris un autre parti, & sans s'embarasser des qualités solides & essentielles à chaque genre d'ouvrage, qualités qui exigent trop de génie & de travail, ils n'ont songé qu'à briller & à étonner à la faveur de quelques ornemens superficiels, souvent même vicieux & déplacés, mais qui recevoient un éclat imposant des charmes de la nouveauté. Leur maniere a paru neuve & piquante, on ne s'est pas donné la peine d'examiner si les traits dont on étoit ébloui, étoient bien placés ou convenables au sujet, & quelques graces légères & frivoles ont couvert les fautes les plus graves.

- Un critique judicieux distingue à cette occasion deux sortes de barbarie, dont la définition bien faisie est très-propre à jeter un grand jour sur cette matiere. " Les sources de la premiere
 „ sont l'ignorance, la superstition, la grossièreté, le défaut de communication entre
 „ les hommes, une vie trop dure, une simplicité sauvage : cette barbarie est presque
 „ toujours accompagnée d'un sens très-droit sur les objets qu'on est à portée de connoître,
 „ & de beaucoup d'énergie dans l'ame. La seconde espece de barbarie est produite
 „ par l'excès du luxe, par l'extrême corruption des mœurs & la dissipation d'une trop
 „ grande société, par le dégoût des chefs-d'œuvres & l'abus de l'esprit : cette dernière
 „ espece ôte à l'ame tout son ressort, affoiblit la tête & rend l'esprit faux ; elle
 „ amene aussi l'ignorance & la crédulité ; non par le défaut de livres & d'instruction,
 „ mais par l'indifférence pour tout ce qui est raisonnable & solide, & par l'horreur
 „ qu'inspire à des hommes éternés la plus légère application (a). Telle est l'espece
 „ de barbarie dont nous sommes menacés & qui est plus voisine de nous qu'on ne
 „ pense ; telle fut aussi celle qui désola autrefois la maîtresse des nations au milieu de

(a) C'est cette barbarie qui est toujours précédée de la philosophie, dont elle est la conséquence & le produit. 1 Mars 1783, p. 323.

„ ses bibliothèques, de ses statues, de ses ta-
 „ bleaux, de ses édifices, & de tous les
 „ chef-d'œuvres des artistes grecs. Longtems
 „ avant la translation du siège de l'Empire
 „ à Constantinople, la langue latine étoit
 „ absolument corrompue, & il n'existoit plus
 „ aucune trace de goût à Rome; mais de-
 „ puis que la capitale du monde fut devenue
 „ la première ville de l'Empire d'Occident,
 „ elle ne survécut que cinq cents ans à son an-
 „ cienne grandeur, & devint enfin la proie
 „ des Goths „. Ajoutons: telle est à beau-
 „ coup d'égards la barbarie des Chinois, qui
 „ pour cela même font l'objet de notre ad-
 „ miration & de nos éloges: ce sont des *bar-
 „ bares à prétentions* *.

Un passage de M^r. Thomas dans son *Esfai sur les éloges* exprime également bien cette double barbarie. “ La pensée du Sau-
 „ vage, dit-il, est simple comme ses mœurs,
 „ & son expression simple & pure comme
 „ sa pensée; il n'y entre point d'alliage.
 „ Mais le peuple déjà corrompu par les vices
 „ de la société, & qui faisant des efforts
 „ pour s'instruire & secouer la barbarie, n'a
 „ pas encore eu le tems de parvenir à ce
 „ point qu'on nomme le goût; ou le peuple
 „ qui par une pente non moins nécessaire,
 „ après l'avoir trouvé s'en éloigne, ne veut
 „ pas seulement peindre ses idées; il veut en-
 „ core étonner & surprendre. Il joint tou-
 „ jours quelque chose d'étranger à la chose
 „ même. Ainsi tout se dénature &c. „

A l'énumération de ces diverses causes de la

* 1 Mars
1785, p. 332.

dégradation & de la corruption du goût, on peut en ajouter une qui réellement est un peu physique, sans cesser d'être dans l'ordre moral, & qui à cet égard est favorable au système de l'abbé Dubos. " Notre siècle, dit
 „ un critique, si fécond en seches disserta-
 „ tions, a enfanté quantité de brochures
 „ où l'on a recherché les causes de la déca-
 „ dence du goût. Une de celles qui a le plus
 „ influé sur cette décadence, & dont on n'a
 „ point parlé, est que la sensibilité pour les
 „ plaisirs aiant en quelque sorte absorbé son
 „ antagoniste, la sensibilité de l'esprit, on
 „ n'a plus eu cette ardeur & ce noble en-
 „ thousiasme quand il s'est agi de la vérité
 „ & du beau littéraire. Pour suppléer à ce
 „ feu divin, on a eu recours à ce qu'on ap-
 „ pelle de l'esprit; mais il n'est pas plus fait
 „ pour remplacer la force du sentiment, que
 „ quelques étincelles le sont pour tenir la
 „ place d'une lumière brillante „. — Un
 théologien ingénieux alléguoit à cette occasion,
 ce passage de St. Paul: *Caro enim concupif-*
cit adversus spiritum, spiritus autem adver-
sus carnem: hæc enim sibi invicem adver-
santur. Gal. 5. — Un fameux naturaliste
 exprime élégamment la même pensée, & la re-
 leve par l'application heureuse d'un ancien
 passage poétique: *Ex libatis corporum volup-*
satibus ipsa magis magisque brutescens anima
ad sensus a ratione labitur; &

Athan. Kir-
 ch. *Mun-*
dus ma-
gnus.

Æneid. IV. *gravi jam dudum faucia curâ,*
Vulnus alit venis, & cœco carpitur igni.



Le Microscope moderne, pour débrouiller la nature par le filtre d'un nouvel alambic chymique, où l'on voit un nouveau mécanisme physique universel; par Mr. Charles Rabiqueau, avocat en parlement, ingénieur-opticien du Roi, & privilégié pour tous ses ouvrages & expériences physiques & mécaniques: dédié à Thémis. A Paris chez l'auteur, & Demonville; à Liege chez Lemarié. 1781. vol. in-8°. de 360 pag. orné d'une carte & de plusieurs planches. Prix 9 liv. br.

Pour connoître la singularité unique de ce Microscope il suffit de savoir que par son moyen on voit que le soleil n'a que cinq lieues de diamètre & n'est qu'à 15 lieues de la terre; que la lune n'est qu'un reflet de la lumière solaire, & les étoiles le brisement de nos rayons visuels sur des bulles aériennes; que la terre n'est point du tout sphérique mais bien plate & toute horizontale &c. M^r. Rabiqueau a un cabinet très-bien fourni, avec des instrumens propres à démontrer son système; il donne un cours de leçons qui sert à l'établir solidement dans toutes les intelligences. L'auteur n'ignore pas le jugement que bien des gens en ont porté; il nous l'apprend lui-même avec une candeur qui doit faire taire une critique trop sévère. " Nous observerons finalement, dit-il, que

„ souvent la plûpart des lecteurs qui n'en-
 „ tendent rien à ces matieres sont les doc-
 „ tes des Caffés, qui s'empresstent à donner
 „ le ton & crient les premiers, sur des ouï-
 „ dire : *Tel auteur a perdu la tête, de pré-
 „ tendre des choses si étranges.* Ainsi la ca-
 „ bale fait l'émeute, met la confusion, sans
 „ distinguer ce qui est un mécanisme fon-
 „ dé, qu'ils ne comprennent pas, d'avec un
 „ systême. Pour eux, tout est systême, parce
 „ que jusqu'ici on n'a, à la vérité, annon-
 „ cé & connu que des systêmes pour es-
 „ saier d'expliquer le grand œuvre du mon-
 „ de, „

Avec tout cela l'ouvrage est curieux pour
 le fonds & pour la maniere. Je connois des
 gens très-sensés qui l'ont lu avec un certain plai-
 sir. Il peut servir au moins à approfondir la
 théorie de l'intelligence humaine, si l'on peut
 parler de la sorte. On ne croiroit pas les res-
 sources que trouve l'esprit de systême, quand
 l'homme en est fortement épris. J'avoué
 que dans une hypothese où tout se montre
 comme ridiculement absurde, je n'ai trouvé
 l'auteur totalement en défaut, c'est-à-dire,
 sans aucune espece de subterfuge, que sur
 la proximité de l'Asie & de l'Amérique, qui
 selon sa géographie devroient être dans le
 plus grand éloignement possible. Je m'em-
 pressai de voir la carte (car il y en a une
 très-belle & d'autres figures bien gravées),
 & j'ai vu agréablement que l'auteur y met-
 toit en note, que *tout sera concordant, si*
on lui passe la proximité de l'Amérique avec
l'Asie.

Mais si on met de côté la partie cosmologique du Microscope, on y trouvera peut-être des idées qui dans le fonds ne sont pas aussi fausses qu'elles le paroissent du premier abord. L'auteur prétend, par exemple, que les objets ne frappent pas nos yeux par l'action des rayons, mais que nos rayons visuels (je ne fais quel feu, ou tendance active émanée des yeux) vont chercher l'objet. Je conviens que cette proposition révolte ; il y a cependant parmi ses expériences quelques-unes qui semblent lui être favorables (a). Il est certain qu'elle simplifie extrêmement la théorie de la lumière, qui dans les principes reçus, doit être en telle quantité, & être composée de rayons si incroyablement multipliés & dardés en tout sens d'une manière si serrée, si croisée, si exclusive du moindre espace ; que malgré sa subtilité ce fluide devoit faire non-seulement de l'atmosphère mais de

(a) L'objet vu droit quoique peint renversé sur la corôide ; les phénomènes divers qui obligent de supposer à la lumière une réfraction toute opposée à celle des autres corps ; l'action alternative des yeux * ; les objets quelconques toujours réfléchis sous le même angle d'incidence dans une place éclairée de 20 jours différens ; l'explicite propriété des rayons, de transporter toujours l'image qu'ils ont touchée, de se revêtir en quelque sorte de tout ce qu'ils rencontrent, de se transformer, malgré leur pureté extrême, en tout ce qu'il y a de plus composé & de plus bigarré dans la nature, &c. &c : toutes ces difficultés cessent dans le système de Mr. R.

* 15 Août
1785, p. 590.

l'espace un corps épais & massif. Quand il ne veut pas qu'on prouve la rondeur de la terre par l'apparition successive des vaisseaux, tours, montagnes &c; il a tort sans doute: mais auroit-on également tort en se bornant à croire que la mesure exacte de cette apparition n'est pas précisément due à la convexité mais peut-être encore à la réfraction des rayons (a)? Il faut voir aussi ce qu'il dit de l'élasticité qu'il attribue à l'action de l'homme, subsistante encore & opérant sur le corps (p. 6 de son *manifeste*); idée paradoxale sans doute, mais en quelque sorte favorisée par la notion générale du mouvement, & peut-être à-peu-près égale en obscurité à ce qu'on a dit jusqu'ici sur l'élasticité, qui reste toujours un mystère parfait. Du reste, tout cela je le répète, est bien loin d'être à l'abri d'une réfutation: mais ce qu'il est bon de savoir, c'est que celui qui réfute, même victorieusement, n'a pas toujours entièrement raison; & que le pauvre réfuté, tout muet qu'il reste de sa défaite, n'a pas toujours absolument tort. " La philosophie, dit Fontenelle, pourroit se comparer à un certain jeu d'enfans, où l'un d'entre-eux, les yeux bandés, court

*Dial. des
morts mo-
dernes. No-
te 4e.*

(a) L'atmosphère de la Mer étant d'une densité différente de celle de la Terre, il est naturel que les rayons qui en viennent souffrent une réfraction, qui peut-être n'a pas été encore calculée avec assez de soin pour en déterminer exactement l'effet. Des objets invisibles se présentent à la vue, dès qu'on condense le milieu où ils se trouvent &c.

15. Mai 1786.

97

„ après les autres. S'il en attrape quelqu'un ,
„ il est obligé de le nommer , sinon il doit
„ lâcher prise & recommencer à courir. Il
„ en va de même de la vérité : il n'est pas
„ que les philosophes, quoique les yeux
„ bandés, ne l'attrapent quelquefois ; mais
„ quoi ? ils ne lui peuvent pas foutenir que
„ c'est elle ; & dès ce moment là elle leur
„ échappe, &c. „



*Système du monde, par Mr. Lambert ; pu-
blié par Mr. Mérian, de l'Académie des
sciences & belles-lettres de Berlin. Se-
conde édition. A Paris, chez la veuve
Duchefne ; à Liege chez Lemarié. 1784
1 vol. in-8^o.*

PLUS assorti aux idées dominantes, plus applaudi par les gens dont dépend la réputation des livres, le *Système* de M^r. Lambert (a) est-il beaucoup plus raisonnable que celui dont nous venons de parler ? Il seroit

(a) Mr. Lambert né à Mulhausen en Alsace vers l'an 1728, & mort à Berlin en 1777, s'est fait un nom par quelques observations astronomiques & particulièrement par le système dont nous parlons ici. Aiant été présenté au Roi de Prusse, l'interrogé par ce Prince sur ce qu'il pourroit entreprendre en fait de science, astronomie, ou histoire ou enfin quelle autre partie ? Il répondit tout. Quoique cette réponse prévint contre lui, le Prince l'excusa sans doute

sans doute plus difficile d'en démontrer la fausseté, à raison de l'éloignement des objets dont il faudroit constater ou le néant ou l'existence, mais en est-il pour cela plus vrai, en est-il même plus vraisemblable? M^r. L. fait de toutes les étoiles visibles (celles de la voie lactée exceptées) un seul & même

Moût
p. 97.

doute à raison de la légèreté & la suffisance du siècle dont les jeunes gens se défendent difficilement, & lui fit accueil; il devint Pensionnaire de l'académie de Berlin, & conseiller au département des bâtimens. Mr. Lambert avoit une prédilection marquée pour les choses nouvelles & extraordinaires, & les faisoit avec cette vivacité qui se tient si près de l'erreur. Le prétendu satellite de Venus est une de ces découvertes du siècle, sur laquelle il s'exerça beaucoup. Il assura que ce satellite paroîtroit d'une manière évidente le 1 Juin 1777, & bien des astronomes l'attendirent avec une attention & une patience qui prouvent bien le crédit dont jouissoit parmi eux celui de Berlin. Mr. Merian adopta & publia son système en 1770 *, & le prêna comme une vérité du premier ordre. Le ton d'emphase & de déclamation qui regne dans l'annonce qu'il en a fait insérer dans les journaux, a quelque rapport avec le ton du *Système de la nature*, que la *France littéraire* lui attribue, & peut servir à rendre cette attribution vraisemblable. Les titres même des deux ouvrages ont une analogie sensible. — 1 Sept. 1780, p. 6. Je dois ajouter pour la décharge de Maupertuis, que si quelques-unes de ses idées, trop sévèrement jugées peut-être ou trop littéralement interprétées, paroissent favorables à ce prétendu *Système de la nature*, l'ensemble de sa philosophie ne l'est pas; d'ailleurs le style de l'ouvrage est très-différent du sien. — *Dict. hist.* art. MIRABEAU.

15. Mai 1786.

99

syftême (tourbillon, ensemble, machine) : elles tournent toutes en masse, avec notre petit soleil, qui dans ce nombreux cortège est bien peu de chose, autour d'un corps opaque d'une grandeur monstrueuse, & qu'on dit se trouver dans *Orion* où depuis longtems il se voit une *lueur pâle*, qui est sans doute le dit corps, centre de tout le syftême (a). — La *voïe lactée* en fait autant de son côté, & rend le même hommage à

Voïez les
chap. IV.
& VII. de
la II partie.
P. 100
& 135.

(a) Ce que c'est que les yeux astronomiques ! Un tout autre homme que Mr. Lambert, le célèbre Derham, découvrit que cette même *lueur pâle* dans *Orion*, n'étoit ni un corps opaque, ni un corps lumineux, mais bien une ouverture, à travers laquelle on aperçoit le ciel empyrée. Tout ce que nous appellions *étoiles nébuleuses*, sont, suivant Derham, de semblables ouvertures. — Un Récollet de Tyrnau en Hongrie vit bien mieux encore. Selon lui toutes les étoiles, *Syrius* comme la plus nébuleuse, ne sont autre chose que de telles ouvertures. Leur éclat est celui du ciel empyrée. Tous les argumentans du pais tombèrent sur lui par des objections innombrables, qui ne purent pas seulement l'effleurer. En effet je dénie tous les calculs, télescopes, & observatoires du monde, de débusquer de là celui qui voudra y tenir ferme. — Riccioli fait mention de ce syftême, à l'occasion des étoiles nouvelles qui disparoissent après avoir lui quelque tems, comme celle de la *Cassiopee* en 1572. — Ce syftême est en quelque sorte réalisé dans ces optiques qui représentent des vûes nocturnes où par le moyen des ouvertures pratiquées dans le tableau, le ciel paroît orné de toutes les étoiles.

Almag. t.
2. p. 177.

son corps opaque. — Mais ces grands systèmes ne sont encore que de petites parties d'un autre système ; & la *voie lactée* n'est qu'une appartenante d'une autre voie lactée, une petite roue d'une machine composée de cent autres roues &c.

Il n'y a pas longtems qu'on avoit une incroyable répugnance à voir tourner un petit soleil autour du beau globe terrestre, bien certainement peuplé d'hommes, couvert de plantes charmantes, d'animaux admirables &c. Aujourd'hui ce pauvre soleil & tous ses freres, au nombre de plus de 3000 bien visibles, sans parler des autres, doit rouler autour de la terre pâle, & pour le moins un peu inconnue, d'*Orion*. Mais par qui est-elle éclairée & chauffée cette terre centrale, le grand objet de tant de soleils ambulans ? Chacun aiant soin de ses mondes propres, aura bien de la peine de pourvoir à celui-là, plus éloigné sans doute que ceux qui roulent dans son tourbillon, & dont les derniers, comme le pauvre Saturne, sont déjà très-mal dans leurs affaires. — La même *lueur pâle* qui devient un grand corps opaque à la p. 151, étoit à la page 104 une *voie lactée* toute aussi grande mais plus éloignée que celle que nous nommons ainsi. Métamorphose un peu brusque & plus merveilleuse que toutes celles de la mythologie. — Après avoir confondu toutes les notions afin de trouver des corps opaques assez immenses pour servir de centre à des milliers de soleils, on prétend qu'ils peuvent très-bien s'en passer, & qu'ils

n'iroient pas moins leur train en relâchant quelque chose de leur force centrifuge (p. 135) ; comme si dans l'hypothèse de l'attraction, qui est celle de l'auteur, la force centripète pouvoit subsister sans un centre réel, ou qu'avec la seule force centrifuge ils pouvoient parcourir une ellipse &c.

Et ce sont de telles imaginations qu'on nous donne pour des chef d'œuvres astronomiques, qu'on ose regarder comme le véritable état de l'univers !... " On ne peut trop s'étonner
 " (dit un homme qui a apprécié excellemment
 " l'esprit de système), quand on considère
 " tout cet appareil de science, cette pompe
 " d'expressions, cette richesse de détails, cette
 " te profondeur de calculs, cet air imposant
 " de démonstration que nos philosophes em-
 " ploient pour étayer les suppositions les plus
 " gratuites & les plus déraisonnables systê-
 " mes. Ils vont parler, dans l'étendue de
 " deux ou trois cents pages, tout le jar-
 " gon de la physique & des mathématiques,
 " pour établir une opinion bizarre, un fait
 " contrové, une cause imaginaire ; tandis
 " que deux ou trois réflexions simples &
 " communes, que la moindre teinture de
 " ces deux sciences peut faire naître, vont
 " tout renverser. Ces systèmes si bien étaiés
 " semblent, au premier coup-d'œil, former
 " le plus sublime & le plus solide édifice :
 " soufflez sur un si bel ouvrage, & il ne
 " reste pour tout fondement que des absur-
 " dités. "



*Notice raisonnée des ouvrages de Gaspar Schott, Jésuite ; contenant des observations curieuses sur la physique expérimentale, l'histoire naturelle & les arts ; par Mr. l'abbé M***, abbé de Saint-Léger de Soissons, ancien bibliothécaire de Sainte-Genevieve, &c. A Paris, chez Lagrange. 1725 1 vol. in-8°. de 108 pages.*

Gaspar Schott, un des écrivains qui, dans le dernier siècle se font le plus distingués dans les sciences, né en 1608, dans le diocèse de Würzburg en Franconie, entra chez les Jésuites en 1627, & fut envoyé pour enseigner la physique & les mathématiques à Palerme en Sicile, où il passa plusieurs années dans cet exercice. Il alla depuis à Rome, & s'y lia avec le célèbre P. Kircher, d'une amitié que la conformité de leurs goûts pour les sciences rendit intime. Enfin, il retourna dans sa patrie, où, après avoir enseigné les mathématiques, il mourut le 22 Mai 1666. Sa *Physica curiosa, sive mirabilia naturæ & artis*, présente beaucoup de recherches sur l'histoire naturelle, & des faits curieux, dont quelques-uns eussent paru suspects & d'autres absolument faux à une critique plus sévère. Mais la physique usuelle & expérimentale fut le principal objet de ses recherches

15. Mai 1786.

103

& de ses travaux. Les têtes parlantes, l'instruction des sourds & des muets, la palin-génésie des plantes, la marche sur les eaux, les écritures cachées ont occupé tour-à-tour son génie. (Voiez la longue liste de ses ouvrages techniques dans *le Dict. hist.*). Plus d'une fois nous avons observé que ce savant homme n'étoit vilipendé par les pédans du siecle qu'à raison des vols qu'ils lui faisoient continuellement. Car la politique favorite des ignorans à prétentions est de cacher leurs plagiats par la détraction : semblable en quelque façon à celle de ces barbares qui après s'être défaltrés à une fontaine, l'empoisonnent pour que l'ennemi n'y puisse à son tour étancher sa soif.

On voit par la notice que l'abbé M. donne de ses ouvrages que ce savant, ainsi que Kircher, s'est occupé ou plutôt amusé de ces grandes découvertes qui font aujourd'hui tant de bruit ; mais on ne voit pas que le public dont les vues se portoient alors vers des objets plus utiles que curieux, s'en soit enthousiasmé comme il l'a fait de nos jours : d'où il pourroit s'ensuivre, que le mérite de l'invention seroit pour eux, & le ridicule pour nous. L'ignorance où l'on est généralement de ces secrets dans un siecle où on ne lit que les brochures du jour, a enhardi des écrivains trop confians à se les attribuer (a). En restituant plusieurs de ces lar-

cins

(a) Ouvrages divers sur l'ancienneté des découvertes

cins aux vrais propriétaires, si M^r. l'abbé M. excite les plaintes des charlatans modernes, il ne peut manquer d'obtenir les suffrages du public juste & impartial.



C. G. Eckeberg's Ostindische Reise, *ic.*
*Voïage dans les Indes orientales, dans
 les années 1770 & 1771 ; par C. G. Ecke-
 berg : avec un supplément sur la Chine &
 la Tartarie chinoise, traduit du françois.*
 1 vol. in-8^o. de 271 pag.

MR. Eckeberg a fait huit fois le voïage de la Chine, & peu de voïageurs ont été plus à même que lui de connoître ce grand Empire. Ce qu'il en dit, est bien propre à humilier les panégyristes de cette nation, de son gouvernement, & de tout ce que l'admiration, la crédulité ou l'imposture en ont raconté. Nous n'en citerons que deux ou trois remarques. “ D'après la loi,
 „ personne ne peut être puni de mort en
 „ Chine que sur la signature de l'Empereur.
 „ Lorsqu'on présente à ce Souverain la liste
 „ des malfaiteurs condamnés, il ferme les

couvertes utiles ou curieuses, attribuées à ce siècle. 1 Déc. 1784, p. 499. — 1 Mai 1784, p. 29. — Remarques touchant Kircher, 15 Juin 1775, p. 366. — 1 Avril 1776, p. 477, & son article dans le *Dictionnaire hist.* — *Observations philosophiques* Entr. IV.

„ yeux, & trace un cercle autour de leurs
 „ noms. Tous ceux qu'il n'a point touchés,
 „ ou qui ne se trouvent pas renfermés dans
 „ ce cercle, ont leur grace „. Delà il arrive
 que les plus grands scélérats jouissent de
 l'impunité, & que de petits délits sont pu-
 nis de mort (a). — „ Aucune nation n'est
 „ aussi superstitieuse & moins pieuse que la
 „ chinoise. Lorsque les Chinois font des sa-
 „ crifices à leurs dieux, ils parlent, rient,
 „ fument du tabac, & se permettent toutes
 „ sortes de folies. Ils croient que ces divinités
 „ prennent autant de plaisir qu'eux-mêmes
 „ à leurs spectacles, & conséquemment ils
 „ les font représenter souvent devant les
 „ temples. „ (b)

L'auteur croit que la population extraordi-
 naire des environs de Canton & de quelques
 contrées de la Chine méridionale, vient de
 ce que „ les nuits d'hiver ne sont pas aussi
 „ froides que chez nous; de ce que la terre
 „ y est si fertile qu'on y moissonne deux
 „ fois; de ce que le riz fait la principale
 „ nourriture des habitans, & qu'il donne 120
 „ grains pour un; enfin de ce que les Chi-
 „ nois tout indolens qu'ils sont, sont plus
 „ laborieux que les autres peuples du midi
 „ de l'Asie „. Dans toutes ces raisons la vé-
 ritable ne se trouve pas. La paresse & la cu-
 pidité

(a) Observ. sur la justice chinoise, 1 Avril
 1784, p. 544. — 15 Août 1785, p. 631. —
 1 Mars 1786, p. 467.

(b) Autres vues sur le caractère de cette
 nation. 15 Août 1785, p. 632.

pidité des Chinois les entassent sur les bords des rivières, où le sol est uni, la terre féconde & le commerce facile; tandis que de vastes régions restent sans culture & que les tygres y dévalisent les voyageurs comme dans les déserts du Monoemugi.



Épître à Mr. de la Lande, au sujet du défi qui lui a été fait par Mr. Blanchard.

MR. Blanchard qui connoît mieux les ballons que le milieu dans lequel ils errent, avoit dit s'être élevé à la hauteur de 32 mille pieds. M^r. de la Lande aiant montré l'absurdité de ce calcul, l'aéronaute ne sçut lui répondre que par le *venez y voir*, & l'invita à monter avec lui à la même hauteur. C'est ce qui a donné lieu à M^r. Guéniot, médecin à Avallon, d'adresser cette épître à M^r. de la Lande, son ami.

Cher la Lande, loin de la terre,
 Quoi! tu prétends sur un ballon,
 Dont Blanchard est le Phaëton,
 Franchir le séjour du tonnerre?
 Armé d'un tube de crystal,
 Plein du liquide minéral,
 Tu veux toi-même sur ce verre
 Du froid constant de l'atmosphère,
 Mesurer l'effet inégal?
 Modere une ardeur indiscrete,
 Ami, laisse partir Blanchard;
 Sur son frêle & rapide char
 Ne vas point braquer ta lunette.
 L'observateur est en défaut,
 Si son appui n'est immobile,

15. Mai 1786.

107

Il doit lui-même être tranquille,
Et l'est-on dans un lieu si haut?
Sur une base versatile,
Il feroit beau voir un favant,
Comme une girouette mobile,
Tourner & changer à tout vent;
Nourrir de la cour, de la ville
L'oiseuse curiosité,
Vouloir, par pure vanité,
Résoudre un problème inutile,
Et trouver une mort futile,
En cherchant l'immortalité.

Entre nous seroit-il bien sage
Qu'un mûr & grave personnage
Partît comme un jeune éventé,
Sans pouvoir dire du voïage
Quel est le terme projeté,
Ni déterminer le rivage
Où son être sera jetté?

L'aérienne Laponie,
T'enveloppant de ses frimats,
Pourroit bien, chez toi, de la vie
Glacer les ressorts délicats.

Lorsque ta sphere rebondie,
Rivale de l'aigle léger,
S'é lancera pour voïager;
Quand Paris, blâmant ta folie,
Dans une gondole arrondie
Te verra planer, voltiger;
Songe, menacé d'incendie,
Qu'une cloison de fil ourdie
Est le seul obstacle au danger
Que t'offre une flamme ennemie.
De Blanchard si la main hardie
Augmente son activité,
L'air se dilate avec furie,
Le globe se rompt, se replie;
Et par un saut précipité,
Plus vite hélas! qu'il n'est monté,
Descend avec la compagnie.

Dans les airs, il est glorieux
D'ouvrir des routes inconnues,
Il est beau de monter aux cieus,
Mais triste de tomber des nues.
Profite, ami, de la leçon,

Que vient de te donner Pilâtre :
 Sur un si fragile théâtre
 La bravoure est hors de saison.
 Blanchard hier sur son ballon,
 Sans un hazard & son génie,
 S'en alloit souper chez Pluton ;
 Aujourd'hui, sans trop de raison,
 Malgré sa chute, il te défie
 D'effaier de son phaëton. . . .



Lettre à l'auteur du Journal.

* 15 Mars
 1786, p. 509.
 t. II. part.
 II.

JE viens de lire dans le Journal Encyclopédique * une notice sur le Pape Pie II, & une lettre où cet homme célèbre entretient son pere d'un fils qu'il avoit eu d'une union illégitime, & déclame contre le célibat des prêtres exactement dans le style des nouveaux philosophes. Cette lettre m'a paru si singulière & si en opposition avec ce que les historiens, en particulier Mr. Fleury, l'abbé Berault &c nous disent des mœurs & du caractère de ce Pape, que je crois devoir la regarder comme supposée. Si vous avez quelques lumières là-dessus, je vous prie de bien vouloir me les communiquer. Je suis &c.

Nivelles le 30 Mars 1786. *H. J. Brosius, prof.*
 au col. de Niv.

RÉPONSE. J'ai confronté la lettre insérée dans le *Journal encyclopédique* avec celle qui se trouve dans les *Epistolæ & varii tractatus Pii II. Lugduni 1505*. J'ai vu un genre de traduction dont il n'y a jamais eu

d'exemple que dans ce siècle. J'ai eu de la peine à en croire à mes yeux. Lisons.

.... *Sed dicis, ut arbitror, certos esse limites intra quos hoc liceat: nec extra legitimas matrimonii faces progredi debet hic appetitus. Ita est sanè; & sapè inter ipsa nuptiarum claustra scelus admittitur. Bibendi quoque comedendi & loquendi certi sunt termini: sed quis servat illos? Quis tam justus ut septies in die non cadat? Loquatur hypocrita, seque nullius culpæ sciam dicat. Ego nullum meritum in me scio, solaque mihi divina pietas spem facit, hæcque nos labiles scit, & ad lasciviam proclives. Nec nobis, qui potest omnibus, fontem veritæ claudet. Sed de hoc satis.*

.... " Vous répondez sans doute que ce penchant est seulement légitime lorsqu'il est renfermé dans certaines bornes, & que l'on ne doit jamais s'y livrer qu'en vertu des nœuds du mariage. J'en conviens; mais vous savez aussi qu'en défendant le mariage aux prêtres, on n'a pu leur défendre d'être hommes. S'il y a eu quelques bonnes raisons pour leur interdire cet acte civil qui les met hors de la classe des citoyens, pour en faire des espèces d'êtres surnaturels, il y en a encore de beaucoup meilleures pour le leur permettre. Mais en voilà assez sur cet article. "

On voit que la prétendue traduction est un plagiat fait à quelque philosophe du jour dont les yeux découvrent par-tout des alimens & des fruits de luxure (a); & que l'original

Oculos habentes plenos adulterii & incessabilis delici. II. Pet. II. 14.

(a) Je crois cependant m'apercevoir que le cannevas sur lequel le pauvre philosophe a exécuté sa gauche broderie, pourroit bien être

est le langage du jeune homme qui s'excuse vis-à-vis de son pere d'avoir eu un enfant hors de l'état de mariage. Il avoue ingénument sa faute (*fatcor ingenuè erratum meum*), & la fait confister précisément en ce qu'il n'étoit pas engagé dans les liens de l'union conjugale (*extra legitimas matrimonii faces*). Pas un mot du célibat des prêtres, & à quel propos eût-il parlé d'un état qui n'étoit pas le sien ? (a)

Loin

* Dict.
hist. art.
PLATINE.

être un passage de Platina, où cet écrivain très-défectueux, passionné & vindicatif*, met entre les adages de Pie une maxime favorable aux mariages des prêtres, maxime contradictoire à tout ce qu'il a fait & écrit depuis son élévation au Sacerdoce, & dont il n'y a pas même de vestige dans ses ouvrages de jeunesse. Par quel genre de confiance ou d'imprudence Platina l'auroit-il apprise ? Il falloit au moins en citer la source & les garants. Mais c'est un conte de sa façon, aussi n'y a-t-il que le fanatique Flaccus Illiricus & quelques autres sectaires qui aient eu la maladresse de le répéter. . . Du reste Platina n'a eu garde de placer ce romanesque propos dans la lettre du poëte Eneas Sylvius, & c'est précisément de cette lettre qu'il est ici question.

(a) Dans l'édition que j'ai sous les yeux (Lyon 1505) les dates des lettres ne se trouvent pas, mais elles sont rangées selon l'ordre & répondent aux quatre différens états de l'auteur, qui a été secrétaire impérial, évêque, cardinal, Pape, ainsi que l'éditeur en avertit à la première & à la dernière pages. Or la lettre dont il s'agit ici, est la 15e, & dans la 50e il dit en termes exprès *adhuc cavi ne me sacer Ordo involveret*, & délibere s'il se mariera ou non.

Loin de tirer de sa faute quelque conclusion contre le célibat ecclésiastique, il convient que ce n'est que l'oïfiveté & son inconfidération à converser plusieurs jours avec une angloise arrivée à l'auberge où il demuroit, qui lui a fait oublier les loix de la chasteté chrétienne. *Ibi cum otiosus diebus effem pluribus, mulier ex Britannia veniens diversorium meum &c.* Encore a-t-il fallu au jeune poëte, attaché alors au cardinal Fermo * (nullement *ambassadeur apostotique* comme dit l'auteur de la prétendue *notice*) des idées exaltées & romanesques, le souvenir de Cléopatre & de sa victoire sur Antoine & César, d'Aristote & de qui fais-je encore, avant qu'il pût se résoudre à devenir amoureux. O que la continence sera bien assurée pour tous les prêtres pénétrés de l'esprit de leur état, s'il faut pour la leur ravir, un tel concours de circonstances! & qu'il leur sera facile d'éviter la chute du poëte Sylvius en restant un peu moins oïfifs & ne s'amusant pas plusieurs jours dans les auberges avec des femmes inconnues! (a)

* Le titre de la lettre porte précisément *Æneas Sylvius poeta genitori suo.*

Si

(a) Div. observ. sur le célibat, sur ses effets physiques & moraux, 1 Juin 1779, p. 166. — Sur la convenance & la décence du célibat ecclésiastique, *Cat. phil.* p. 623. *De l'autorité des deux Puissances* t. 3. p. 369, 370, 505, 506. — Le moyen de concevoir que tant d'hommes vertueux qui depuis la naissance de J. C. ont illustré l'Eglise & le Sacerdoce chez toutes les nations chrétiennes, aient moins bien compris l'impossibilité de la continence

Si l'on veut connoître les sentimens de Pie II sur le prix de la continence, sur la nature & les funestes effets d'une passion que, jeune & étourdi, il avoit cru pouvoir excuser, qu'on lise la lettre 116, où il fait de l'amour un tableau bien propre à guérir ceux qui en sont atteints; & la lettre 409 où il gémit d'avoir composé dans sa jeunesse un poëme*, parfaitement analogue à cette 15^e lettre,

* *Furiali
& Lucretia
amores.*

tinence que les libertins du 18^e. siecle; ou qu'ayant eu le sentiment de cette impossibilité, ils aient eu l'injustice & la scélératesse de soumettre constamment & généralement leurs successeurs à une loi absurde & barbare? Mais laissons le vice calomnier la vertu, laissons les malheureux esclaves de la luxure s'étonner qu'il y ait des ames pures, laissons-les blasphémer contre une liberté dont ils ne connoissent ni les délices ni le prix*. J'en appelle à l'intimité de vos consciences, ministres du Seigneur, qui avez conservé l'esprit de votre état, qui en remplissez les fonctions avec une ponctualité exemplaire & une ardeur sainte! Vous savez si malgré les combats inévitables dans la conservation de tout genre de vertu, si malgré les alarmes d'une imagination active & inflammable, vous n'avez pas, avec le secours de celui qui tient la nature dans sa main, commandé à la fragile organisation de ce corps de chair & de terre. Et vous, respectables dépositaires du secret des ames dans le consolant Sacrement où les Saints même déplorent des fautes légères! vous savez si au milieu même du siecle, sans aucun engagement religieux, il n'y a point des ames pures & chastes, qui perséverent par un choix toujours libre dans un état, qu'elles n'hésiteroient pas un moment de quitter, si le péché d'incontinence en étoit un mal inséparable.

* *Admiran-
tur non con-
currentibus
vobis in
eandem
luxurie
confusio-
nem blas-
phemantes.
I. Pet. 11. 4.*

s'abaisse en grand homme & prie qu'on oublie tout ce qu'il a écrit en ce genre :

De amore igitur quæ scripsimus olim juvenes, contemnite, o mortales! atque respuite. Sequimini quæ nunc dicimus, Et seni magis quam juveni credite. Nec privatum hominem pluris facite quam pontificem. Æneam rejicite, Pium suscipite.... O miseri, o insipientes &c.

Je ne doute pas que Mrs. les auteurs du Journal Encyclopédique, trompés par un correspondant de mauvaise foi, ne se fassent un devoir de redresser les erreurs multipliées contenues dans cet article ; qu'ils n'avertissent les lecteurs scandalisés de cette calomnieuse notice, 1^o. qu'à la date de cette lettre Eneas Sylvius n'étoit point engagé dans les Ordres, 2^o. qu'il n'étoit pas nonce ou ambassadeur apostolique, 3^o. que dans tout le cours de la lettre il n'y a pas un mot touchant les prêtres ou le célibat ecclésiastique. 4^o. que tout ce qu'a écrit Pie II dans un âge mûr, est contradictoire aux propos qu'on lui attribue. L'honnêteté & l'amour du vrai dont ils font profession, les engageront certainement à rejeter ce nouveau moien, plus détestable que tous ceux qu'on a mis encore en œuvre, de corrompre les annales des nations & des hommes célèbres, déjà si étrangement défigurées * par les mensonges d'une impudente philosophie. (a)

* 1 Avril
1786, p. 546.

(a) Que la religion chrétienne, que l'Eglise catholique & ses ministres se glorifient de la haine d'une secte qui, lorsque la violence n'est point en son pouvoir, n'a pour arme que l'artifice

Je finissois cette réponse, lorsque je vis le n^o. 15 de l'Année littéraire, où l'abbé de St. Léger réfute la notice & démontre la corruption de la lettre, avec cette érudition que tout le monde lui connoit, & dont il fait un si bon usage. Au lieu d'une seule édition des lettres de Pie II que j'ai sçu me procurer, il en cite cinq (toutes différentes de la mienne) dont aucune n'a un mot de ce barbouillage philosophique sur le célibat. Il montre que la lettre n'est pas seulement plus ancienne que l'initiation de Sylvius aux Ordres sacrés, mais beaucoup antérieure à l'an 1439, date où très-certainement il étoit encore laïque. L'abbé de St. L. réfute également ce que la notice porte de l'origine d'Eneas Sylvius, & expose l'ignorance, la mauvaise foi, les vues iniques qui regnent dans tout cet article, avec une évidence & un détail de preuves qui provoquent l'indignation de tous les gens de bien contre l'auteur d'une imposture dont il n'y a peut-être pas d'exemple depuis que les hommes cultivent les lettres, & qui étoit réservée à ce siècle d'horreurs.

Le Cadran est le mot de la dernière énigme, & Volage celui de la Charade.

Quoique de petite apparence,
 Je suis de grande utilité.
 L'effet de ma propriété
 Le démontre avec évidence.
 Je puis sans trop me prévaloir,
 Vanter mes fréquens exercices :
 De moi l'on peut matin & soir
 Tirer mille petits services.
 Est-il besoin de mon secours ?
 Au gré d'un chacun je me prête,
 Et quand il le faut, tous les jours
 J'entre, je sors, j'unis, j'arrête.

l'artifice & la fourberie, qui ne pouvant combattre ses adversaires avec les traits de la vérité, se couvre du voile de l'imposture & de l'hypocrisie, & compte assez sur la lâcheté ou sur l'ignorance des hommes, pour croire que personne n'osera le lui arracher !



NOUVELLES POLITIQUES.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE (le 14 Mars). Le nouveau grand-visir Jusuf-Bacha vient de signaler son avènement au ministère par plusieurs changemens dans les principaux gouvernemens de l'Empire. Morali-Achmet a perdu celui de Bosnie, dont il étoit revêtu; & il a été transféré au gouvernement peu considérable de Giustendil ou Achrida en Macédoine: son successeur comme bacha de Bosnie est Sirri Selim-bacha, qui fut déplacé en dernier lieu du gouvernement de Salonique, pour qu'on pût donner celui-ci au grand-visir Schahin-Aly-bacha. Cependant ce dernier ne l'a point conservé; & il doit se contenter du seul gouvernement d'Oczakow, qu'il occupoit en même tems. Le premier ministre, son successeur, a disposé de celui de Salonique en faveur d'Iffed-Mehemet-bacha, frere du défunt grand-visir Iffed. Trois officiers du Serrail ont obtenu en même tems des gouvernemens; savoir, le felictar ou porteglaive Mustapha celui de Candie; Jafidgi-Mustapha celui de Négrépoint; & Hadgi-Achmet-Aga, celui de Gedda en Arabie. Ce dernier a reçu en même tems la dignité de bacha à trois queues. Le koul-kiaya ou lieu-

tenant-général du corps des Janissaires a été élevé au commandement de cette milice, à la place de l'Aga, qui a été démis & envoyé en exil.

Suivant les nouvelles reçues d'Asie le prophete Sey-Manfour continue à causer de grands troubles dans les environs de la Mer-caspienne; les Tartares du Caucase se sont avancés jusqu'à Téslis, & ont fait de grandes dévastations dans le país des Géorgiens, qui se sont mis sous la protection de la Russie. Le ministre russe, appuié par l'internonce de la cour de Vienne, demande absolument du ministere ottoman une neutralité exacte dans les différens élevés entre les Tartares & les Géorgiens, & même qu'il contribue à mettre les premiers à la raison, s'il est nécessaire. — La route qui s'étend de Bagdad à Ispahan, capitale de la Perse, devient tous les jours moins sûre. Plusieurs caravanes ont été pillées. Les pèlerins qui reviennent de la Mecque ont aussi été fort exposés près du golfe d'Alexandrette. Cette nouvelle a causé de vives inquiétudes au divan, & il a aussi-tôt envoyé au gouverneur d'Alep, l'ordre très-exprès de prendre au plus vîte des mesures pour rétablir la sûreté.

R U S S I E.

Moscou (le 27 Mars). L'expédition, destinée à examiner les provinces les plus éloignées de l'Empire russe, voisines de la Grande-Tartarie, se trouve déjà rendue ici

15. Mai 1786.

117

depuis le 2 Février. La caravane entière fera composée de 850 personnes : elle emmènera avec elle une grande quantité de bétail de toute espèce & de tout ce qui est d'ailleurs nécessaire pour subsister, durant un trajet d'aussi longue durée par un pays, du moins pour la plus grande partie inculte & désert. Comme la saison continue d'être rigoureuse, l'on prévoit, que l'expédition ne pourra pas se mettre en route avant la mi-avril. Le gouvernement, qui la favorise autant que possible, a pris des mesures pour rendre l'entreprise, autant qu'il dépend de lui, facile & heureuse. L'archevêque de Novogrod a obtenu de l'Impératrice la permission d'être de ce long voïage. — Depuis quelque tems l'on parle de la santé de l'Impératrice d'une manière qui n'est pas entièrement rassurante ; cependant les nouvelles de la cour n'en disent rien.

E S P A G N E.

MADRID (le 9 Avril). Les affaires entre cette cour & celle de Naples n'ont pas encore changé de face. Parmi trois Seigneurs, présentés à notre Monarque pour remplir ici l'ambassade des Deux-Siciles, le Roi avoit choisi Don Tommaso di Somma, qui est actuellement envoyé de L. M. Siciliennes à Vienne : mais l'on apprend, que sa cour l'a nommé ambassadeur à Paris. Ainsi l'on ignore jusqu'à présent, quel sera le ministre du Roi des Deux-Siciles près du Monarque, son

père, ou bien s'il s'écoulera encore du tems, avant que les circonstances permettent le rétablissement de cette communication officielle.

Les dernières lettres du comte de Fernan-Nugnez, ambassadeur du Roi à Lisbonne, ont réalisé les espérances, qu'on avoit conçues, de sauver presque tout le trésor du vaisseau le St. Pedro de Alcantara, coulé à fond près du port de Peniche. On y a réussi, même plutôt qu'on n'auroit pu se le promettre. Ce succès est dû au zèle infatigable & à l'intelligence de Don Francisco Mugnoz y Goofens, auquel Sa M. avoit entièrement confié l'exécution de cette entreprise importante. Sous sa direction l'on a travaillé sans cesse; & malgré la continuité du mauvais tems, l'on a mis tous les momens à profit. Par des efforts aussi infatigables, durant 48 heures que la mer & les vents les ont permis, quoique non sans interruption, depuis le 17 Février jusqu'au 15 de Mars, l'on a retiré de l'eau 2,904,703 piaftres fortes. Les ministres de la contraction & les députés du commerce de Cadix, qui se sont rendus à Peniche par ordre du Roi, & en vertu des dispositions des négocians de Cadix, pour mettre à couvert les sommes, qu'on pourroit sauver, les ont fait passer dans ce dernier port le plutôt possible, & à mesure qu'on les retiroit, pour que les intéressés pussent jouir de leurs capitaux, & que le commerce souffrît d'autant moins, en mettant d'abord en circulation une somme aussi considérable. — Une autre nouvelle heureuse, dont la cour vient

d'être instruite, c'est l'arrivée de la frégate, l'Aigle, avec une cargaison d'un million de piastras fortes, dont la plus grande partie est pour le compte du Roi: elle est venue en 27 jours de la Havane; trajet si court qu'on n'en a jamais vu d'exemple.

Par une ordonnance du Roi, en date du 21 Mars dernier, la petite monnaie d'or ou les petits écus, qui, depuis la pragmatique du 17 Juillet 1779, n'avoient cours qu'avec la fraction d'un réau de vellon & un quart, ont été entièrement mis hors de circulation: ils seront remplacés par une nouvelle monnaie, frappée à l'ancien titre, qui, étant de 20 réaux de vellon en entier, répondra aux autres especes d'or, qui en Espagne vont toujours en doublant; savoir, de 40, 80, 160 & 320 réaux de vellon. Au reste ce changement, qui n'a pour but que la plus grande commodité du compte dans le commerce ordinaire, n'apportera aucune altération au titre ni à la valeur intrinsèque de la monnaie d'Espagne; & par conséquent elle n'a aucune relation au mouvement général, que la refonte de la monnaie d'or a causé en d'autres pays de l'Europe.

Le clergé de la première classe, c'est-à-dire tous les archevêques, évêques, prélats & abbés de la monarchie, vont tenir incessamment à Tolède une assemblée générale, qui, entr'autres objets de la plus grande importance, prendra en considération les pensions dont, par une Bulle, obtenue de Rome, ont été chargés les biens ecclésiastiques.

CADIX (le 5 Avril). A peine le commerce de cette ville voïoit se dissiper les justes alarmes que lui avoit causées le naufrage du St. Pierre d'Alcantara, & les prétentions inattendues de l'administrateur-général des revenus roïaux, que des revers plus sensibles encore pour cette place sont venu l'affliger. Deux maisons françoises & une maison espagnole ont suspendu leurs paiemens; la premiere sous la raison de Fornier, Ribeaupierre, Médard & comp. manque de 1200 mille piastrès, la 2^e. de Jean-Laurent la Serre & comp. de 800 mille; & la 3^e. d'Angel Martinès de 600 mille; au total environ 11 millions de livres tournois. On attribue ces catastrophes au long délai de l'arrivée du vaisseau le St. Pierre d'Alcantara & à la perte que beaucoup de négocians éprouveront, quand même toute sa cargaison seroit sauvée; aussi on craint que la suspension des paiemens de ces 3 maisons n'amène d'autres banqueroutes, dont le coup se feroit sentir dans toutes les places de commerce de l'Europe.

P O R T U G A L.

LISBONNE (le 8 Avril). Nous sommes affligés depuis quelque tems de pluies si abondantes, que le cardinal-patriarche de cette ville a ordonné des prières publiques dans toutes les églises, pour obtenir du Ciel la cessation de ce fléau.

On a trouvé dernièrement sur la côte de Peniche des débris & des effets qui indiquent

15. Mai 1786.

121

plusieurs naufrages. Il s'est malheureusement confirmé, que le navire portugais, *Nostra-Senora del Carmen y St. Joseph*, a péri en venant de Fernambuco. Il ne s'en est échappé que 7 personnes, encore font-elles si maltraitées qu'on n'espère en sauver qu'une seule. Parmi les effets trouvés sur la côte on en a reconnu pour être de la fabrique angloise, ce qui fait présumer qu'il est péri quelque bâtiment de cette nation.

L'arrangement entre les cours de France & de Portugal, au sujet du fort élevé sur la côte d'Angola par les Portugais, & détruit par les François, est terminé par la médiation de la cour d'Espagne; Sa M. Très-Fidelle a reconnu qu'elle n'est pas en droit de fortifier ses établissemens sur la côte d'Afrique, & Sa Majesté Très-Chrétienne a promis amitié & secours en toute occasion au pavillon portugais qui naviguera dans ces parages.

D A N N E M A R C K.

COPPENHAGUE (le 12 Avril). Le Prince Roial est actuellement rétabli d'une maladie assez grave, que S. A. R. a essuïée. Le comte de Rohde, ministre de la cour de Berlin, a eu le 22 du mois de Mars ses premières audiences du Roi & de la famille roiale.

Il est question d'établir en cette capitale, sous l'autorité du gouvernement, une caisse

de crédit, où les propriétaires des biens-fonds & les cultivateurs trouveront les secours nécessaires, pour avancer leurs travaux avec succès, & pour faire valoir leurs terres autant que possible. L'on espere, que par des pareils moiens, & en s'attachant à encourager l'industrie nationale, l'on arrêtera l'esprit d'émigration, qui commençoit à se répandre dans le Dannemarck. La fraude & l'artifice s'étoient joints à la pente naturelle, que l'humanité a pour le changement dans l'espoir d'améliorer son sort. Deux habitans de Copenhague, nommés Elias Hoel & Jean Zimmermann, avoient entrepris, de leur propre chef, d'engager des colons pour les nouveaux établissemens russes dans la Crimée & sur la Mer-noire : & effectivement un grand nombre de sujets du Roi s'étoient présentés pour ce voiage : mais il a été découvert, que les pleins-pouvoirs, dont ces deux particuliers prétendoient être munis, n'ont aucune réalité ; & que leur dessein le plus apparent a été d'extorquer de petites sommes d'argent de ceux, qui venoient donner leurs noms pour le transport à Cherson. En conséquence, ces deux embaucheurs ont été arrêtés ; & l'on s'attend, qu'ils seront rigoureusement punis.

Le gouvernement a pris la résolution de faire tenter une expédition, dont l'issue intéressera les géographes & les navigateurs. Suivant les anciennes chroniques l'on découvrit en 982 une terre, à laquelle on donna alors le nom de Groenland, & en 1002 une autre, qu'on

15. Mai 1786.

123

nomma Wynland. Depuis quelques tems le Groenland & le Wynland, paroissent s'être perdus : du moins les navigateurs ont cessé de les voir (a). M^r. de Löwenörn, aide-de-camp-général du Roi, est nommé pour commander la nouvelle expédition ; & le vaisseau le comte Ernest de Schimmelmann, qu'il montera, a mis à la rade le 8 de ce mois.

S U E D E.

STOCKHOLM (le 17 Avril). Il se formera encore cet Eté, suivant l'usage annuel, un camp d'environ 10 mille hommes dans la Scanie. On croit, que le Prince Royal de Dannemarck pourroit bien venir le voir & rendre à cette occasion une visite à notre Monarque. — Le baron Jacob Magnus de Sprengtporten, chevalier & commandeur des Ordres du Roi, lieutenant-général de ses armées, est mort, le 2 de ce mois à sa terre

(a) En seroit-ce de ces plages comme du continent austral dont tant de voyageurs ont parlé, qui durant des siècles a été figuré dans toutes les cartes géographiques, & dont la non-existence est aujourd'hui démontrée ? Mais non, le Groenland existe très-certainement, on le connoît par des faits trop multipliés & trop positifs pour pouvoir en douter. Les Danois y ont même formé des établissemens dans le cours de ce siècle. On peut en voir une description très-détaillée dans la *Continuation de l'Histoire des Voyages* par Mr. de Quérion.

de Bergsjöland, dans la 59^e. année de son âge.

Le 20 du mois dernier, le sénat s'assembla extraordinairement par ordre du Roi. Dans un discours, que S. Maj. prononça, elle exposa le sujet de cette convocation; savoir, le dessein, qu'elle avoit, d'établir une académie suédoise, pour cultiver la connoissance de la langue nationale. Elle déclara aussi qu'elle avoit résolu de rétablir également l'académie des inscriptions & belles-lettres, qui étoit tombée en décadence depuis quelque tems, & de la réformer sur le même pied où étoit actuellement l'académie des belles-lettres à Paris. Ainsi, comme nous avons aussi une académie des sciences, les trois principales branches des sciences & de la littérature seront cultivées en Suede par trois sociétés principales, comme elles le sont en France. Les statuts & réglemens, que le Roi prescrira à ces corps savans, ne sont pas encore connus. A l'imitation de ces établissemens, plusieurs particuliers proposent des musées, des lycées, & d'autres associations qui trop multipliées pourroient retarder plutôt qu'avancer l'état des sciences dans ce Roïaume. (a)

(a) C'est au moins le jugement d'un de nos meilleurs littérateurs françois, qui croit voir la source de la décadence des sciences dans la multitude des gens qu'on nomme Savans & qui pensent bien l'être. Nous ajouterons avec plaisir ses observations à celles que nous
avons

15. Mai 1786.

123

ITALIE.

ROME (le 17 Avril). Sa Sainteté a tenu le 3 de ce mois, un confistoire secret, dans lequel elle a proposé différentes

avons eu l'occasion de faire sur le même sujet *. « S'il est permis (dit l'abbé de Fontenay, * 1 Janvier
" Journ. gén. de F. 3 Janv. 1786) de prendre 1786, p. 59.
" le luxe pour une richesse réelle, assurément — 1 Juin
" nous n'avons jamais été mieux fondés à nous 1785 p. 186.
" enorgueillir de notre fortune ; jamais elle
" n'a paru avec tant d'éclat. Musées, Clubs,
" Lycées, de quelque côté que nous tournions
" nos regards, nous ne voyons que des sanctuaires multipliés, des asyles privilégiés du
" bel-esprit. Prose, vers, dissertations philosophiques, histoire naturelle, physique, chymie, anatomie même, dont bien des gens,
" & jusqu'à des Dames paroissent aussi s'en
" gouer, tous les arts, toutes les sciences
" semblent nous avoir révélé leurs secrets les
" plus mystérieux. — Frappés de cette
" pece de frontispice d'un superbe palais,
" céderons-nous à la tentation de visiter
" l'intérieur ? L'enchantement ne tardera pas
" à se dissiper. Dès les premiers pas, nous
" trouverons un édifice mesquin, & qui est
" bien loin de répondre à l'illusion majestueuse
" de la façade. Mais quittons le style figuré.
" Si l'on excepte un très-petit nombre de productions, que nous présentera cette littérature à l'embonpoint hydropique ? des compilations sans ordre, sans goût, dont le seul
" objet est une basse cupidité ; des collections
" pour la plupart insipides, qui ne renferment
" que des réminiscences volumineuses & faites
" pour rester dans l'oubli ; de nouvelles éditions quand les premières occupent encore
" des magasins de librairie ; un commerce de
" , , matieres

églises, & donné l'anneau de cardinal à Son Em. Mgr. Garampi ; ensuite le St. Pere s'est mis en route pour les Marais-Pontins.

Il ne paroît pas que la lettre écrite au

» matieres d'esprit, qui n'ont de ressemblance
 » avec celles d'or & d'argent que par l'ex-
 » trême avidité de se procurer ces dernieres ;
 » un déluge de livres qui ne fera que passer,
 » & dont il ne demeurera qu'un abus de pa-
 » pier qu'on auroit pu employer à des usages
 » plus utiles. — C'est donc-là notre situa-
 » tion en littérature : difons-le hardiment,
 » c'est-là cet état de foiblesse & de langueur
 » qu'on voudroit en vain se déguiser. Quelles
 » en sont les causes ? Parmi le grand nombre
 » de celles qui existent, nous nous conten-
 » terons d'en indiquer une des principales,
 » qui n'est pas, il est vrai, trop facile de dé-
 » truire dans les circonstances actuelles, &
 » qui ne nous laisse peut-être des espérances
 » que pour des tems plus heureux. — Ce
 » n'est pas sans raison que les poëtes de l'an-
 » tiquité ont feint que les Muses & Apollon
 » habitoient les montagnes : n'ont-ils pas vou-
 » lu faire entendre, par cette allégorie in-
 » génieuse, *qu'il n'est pas donné à tout le*
 » *monde d'atteindre ces hauteurs* ? Les anciens
 » avoient compris cette vérité, & ils avoient
 » fait éclater un jugement sain & appuïé du
 » goût, lorsqu'ils renfermerent les sciences
 » dans un espece de nuage. A l'exemple des
 » prêtres égyptiens, ils en avoient fait, pour
 » ainsi dire, des mysteres, des initiations, où
 » n'étoient admis que des disciples éprouvés.
 » C'étoit alors qu'on ne connoissoit de savans
 » que ceux qui avoient été jugés dignes de
 » ce titre éminent, & qui pouvoient l'hono-
 » rer par leurs dispositions heureuses, leurs
 » connoissances profondes, leurs talens re-
 » connus. — Parmi les modernes, le feu
 » sacré

cardinal de Rohan, pour le suspendre de la voix active & passive &c, ait eu, près de la cour de France, le succès qu'on s'en étoit

„ sacré des arts, si l'on peut s'exprimer ainsi,
 „ s'est conservé dans toute sa vivacité & sa
 „ pureté, lorsque les aspirans ont eu assez de
 „ force & de courage pour surmonter tous les
 „ obstacles, pour braver tous les dégoûts dont
 „ les premiers efforts sont environnés (c'est
 „ le rameau d'or de la Sybille qui ne cede
 „ qu'à la main capable de l'arracher); lorf-
 „ qu'il falloit aller chercher les trésors épars
 „ de cette science dans des ouvrages volumi-
 „ neux, dans les difficultés pénibles des lan-
 „ gues anciennes & étrangères. — Les gens de
 „ lettres étoient alors des especes d'alchymis-
 „ tes, qui n'acquéroient quelques connoissances
 „ dans le grand-œuvre, qu'au prix de leurs
 „ travaux obstinés, que poussés par une forte
 „ vocation irrésistible. Voilà à quels traits
 „ marqués se distingue le savant, l'homme
 „ de génie; c'est alors que la république des
 „ lettres est un vaste foyer d'où jaillissent des
 „ vérités utiles, où s'entretient un feu con-
 „ servateur. Mais aujourd'hui, d'où vient cette
 „ révolution malheureuse, qui énerve les arts,
 „ les détruit, les profane? De cette multi-
 „ plicité sans bornes de livres élémentaires,
 „ de dictionnaires, d'abrégés, de méthodes
 „ mises à la portée de tout le monde. On lit
 „ le soir quelques-unes de ces brochures il-
 „ lusoires, & l'on se réveille le lendemain
 „ bel-esprit, savant, philosophe, poëte, ar-
 „ tiste: c'est une especé de magie qui fait
 „ éprouver ses prodigieux effets à quiconque
 „ conçoit seulement la velléité de passer pour
 „ un homme de lettres. Qui ne raisonne pré-
 „ sentement sur le théâtre, sur les arts? Qui
 „ ne se croit éclairé du flambeau de la phi-
 „ losophie? Quelle est la femme qui n'imagi-
 „ ne entendre J. J. Rousseau, ses divers sys-
 „ tèmes.

promis ici. Le dit gouvernement a réfléchi, dit-on, que Rome pourroit à l'avenir se prévaloir de cet exemple, se mettre en droit

24 têmes, ses brillans paradoxes? Quel est
 25 l'écolier qui ne prenne un ton magistral,
 26 & ne juge avec une sorte d'audace sacrile-
 27 ge ces grands hommes qui ont fait la gloire
 28 des beaux jours de la Grece, de Rome &
 29 de la France? A peine est-il échappé de l'éco-
 30 le, qu'il ose barbouiller des tragédies, des
 31 comédies, qu'il met à la tête de ses foi-
 32 bles essais des préfaces orgueilleuses où il
 33 discute en docteur les matieres les plus dif-
 34 ficiles, & où il prononce sans appel. —
 35 Rempli de la même présomption, d'un ton
 36 décisif, tranchant & contempteur, un mé-
 37 decin s'empresse d'embarasser la marche de
 38 la nature dans un livre systématique, qui
 39 contredit l'observation, & qui peut-être n'est
 40 qu'une espece d'affiche pour publier son
 41 nom & son existence médicale; un chymiste
 42 fait valoir des expériences puisées dans
 43 quelques bouquins oubliés, & s'égare dès
 44 les premiers apperçus; un naturaliste croit
 45 être un Linné, parce qu'il a produit un ca-
 46 talogue décharné des trois regnes; un ro-
 47 mancier présente avec un style blasé des
 48 aventures triviales ou indécentes: un histo-
 49 rien verse à grands flots l'ennui le plus fas-
 50 tidieux par ses plates maximes, & ses ser-
 51 mons pédantesques; un philosophe s'enfon-
 52 ce avec intrépidité dans un océan de sophis-
 53 mes, de paradoxes & de hardiesses coup-
 54 pables, &c. &c. &c. Enfin toutes les têtes pa-
 55 roissent être agitées d'une espece de vertige
 56 littéraire ou scientifique: tout le monde a des
 57 prétentions, tout le monde veut écrire; c'est
 58 une manie, une rage que l'énergique Juvenal
 59 appelloit *scribendi cacoethes*; & si je puis fran-
 60 ciser le mot, cette *cacoethes* est une épidémie
 61 universelle qui affecte presque toutes les
 62 classes

de suspendre les cardinaux françois pour d'autres cas, & leur ôter jusqu'à la voix délibérative; ce qui pourroit tirer à grande conséquence, lors de la tenue d'un conclave. Il paroît d'un autre côté que le droit de suspendre un cardinal, appartient évidemment au Pape; & que lorsque les Rois permettent à leurs sujets d'accepter le chapeau de cardinal

„ classes de la société. — On a dit depuis
 „ longtems que l'esprit, parmi nous, a gagné
 „ en superficie ce qu'il a perdu en profondeur:
 „ mais on doit ajouter que le terrain littéraire
 „ est devenu une terre légère; & l'on sait
 „ que ces sortes de terres sont de peu de
 „ rapport. On doit dire encore que cette
 „ tourbe d'écrivailleurs, qui dévorent nos
 „ presses par leur insatiable avidité de glo-
 „ riolo, se jettant dans la carrière sans con-
 „ noissances, sans études préliminaires, ne
 „ font qu'obstruer la route des sciences, au
 „ lieu de la faciliter, les couvrant de nuages
 „ épais, au lieu d'en découvrir la splendeur.
 „ Quelques observations bien faites, quelques
 „ expériences certaines, quelques vérités uti-
 „ les, quelques traits brillans dispersés dans
 „ une mer d'erreur & de superfluités, peu-
 „ vent, il est vrai, exciter le curieux empref-
 „ sement de l'homme instruit & impartial; &
 „ c'est assez peut-être pour que la postérité
 „ fasse grace à notre siècle. Mais qu'on sache
 „ que cette postérité vengeresse fera aussi justice;
 „ ou plutôt elle ne connoitra pas cette multitu-
 „ de immense de livres, dont nous sommes au-
 „ jourd'hui accablés. Le tems, ce pere de tou-
 „ tes les révolutions, le tems fera l'office de
 „ juge suprême: il les engloutira dans les abî-
 „ mes de l'oubli, & s'il est permis d'employer
 „ cette figure poétique, il ne portera sur ses aî-
 „ les aux siècles à venir que les ouvrages mar-
 „ qués au sceau du vrai, du beau, de l'uti-
 „ le & de l'agréable. „

nal, ils consentent à ce que sous ce point de vue, & en tout ce qui a un rapport direct & exclusif avec cette dignité, ils dépendent du Pape. Quoiqu'il en soit, nous apprenons que ce prélat ne s'est démis d'aucun de ses titres, & que l'on continue de lui donner, comme ci-devant, celui d'Éminence. Reste à voir ce que le St. Père décidera après les 6 mois écoulés. En attendant M^r. le cardinal se justifie auprès de S^a S. de ce qu'il n'a pas choisi pour juge, le sacré college. S. E. avoit écrit au Pape une longue épître sur son malheur, dans laquelle il supplioit le St. Père de lui donner des conseils; mais cette lettre, qui auroit dû parvenir à sa destination, a été perdue: en vain, le prince a-t-il attendu réponse: le silence de Pie VI lui a fait présumer que l'Église de Rome ne vouloit pas se mêler de son affaire: c'est alors qu'il a pris le parti de s'en rapporter, pour son innocence, aux lumières & à la décision du parlement.

L'irréligion fait des progrès sensibles dans cette capitale du monde chrétien, même dans la classe du peuple qui paroïssoit particulièrement à l'abri du souffle brûlant de la philosophie. Six malheureux qui s'étoient distingués par leur impiété qu'ils tâchoient de répandre par des blasphèmes execrables, ont été conduits, il y a quelques jours, à l'église de la Minerve, à la porte de laquelle on avoit dressé un échaffaud où ils furent mis au carcan, avec une torche allumée à la main. Ils restèrent dans cet état pendant

pendant tout le tems de la Messe, après laquelle ils allerent pour quelque tems aux galeries, en punition de leur délit, comme blasphémateurs publics. (a)

(a) Cette punition a excité la bile de plus d'un périodiste contre l'Inquisition; il n'y a point d'infamie qu'ils n'en aient dite pour exciter la pitié des lecteurs en faveur de ces galériens. Mais où est la nation policée, qui laisse impunément outrager le culte public? qui n'ait des loix relatives au respect dû à la religion? Autrefois les tribunaux séculiers étoient bien plus sévères sur cet article que l'*Inquisition*. Louis IX ayant renouvelé les loix de Philippe-Auguste, son aïeul, contre les blasphémateurs, fit percer d'un fer chaud la lèvre d'un homme coupable de ce délit. Apprenant que quelques personnes le trouvoient mauvais, comme si la punition eût été trop sévère, *plût-à-Dieu*, dit-il, *que j'eusse moi-même la lèvre percée, & qu'il ne se trouvât plus de blasphémateur dans mes Etats!* — Je viens de lire dans le *Journal de Paris*, source non suspecte, une anecdote qui prouve bien la fausseté de tout ce qu'on nous veut faire accroire de la violence & de l'injustice de l'*Inquisition*. « Un maître de chapelle d'Italie, nommé Porpora, travailloit à un *Credo*. Dès le premier verset, il lui manquoit une syllabe pour arrondir son chant à sa fantaisie. Dans le feu de la composition, il y place un *non*, sans prendre garde que cela faisoit *credo, credo, non credo in Deum: je crois, je ne crois pas en Dieu*. On exécute le morceau; tout le monde en est enchanté. Ce pendant des ennemis de Porpora s'avisent de le déferer à l'*Inquisition*. Ce tribunal, que l'IGNORANCE ET LA MAUVAISE FOI se plaisent à nous peindre sous un aspect effrayant*, n'est pas sévère en Italie; II. Part. K

* 1 Mai
1783, p. 9.
— 1 Août
1785, p. 527.
— 1. Nov.
1785, p. 366.

„ il

NAPLES (le 19 Avril). Il est enfin certain, que le choix du Roi, pour remplir l'ambassade de notre cour à celle de Paris, est tombé sur le chevalier Tommaso di Somma, que remplacera comme envoyé à celle de Vienne le marquis de Gallo : & à ce dernier succédera le duc de Gesso comme envoyé du Roi à Turin. Quant à l'ambassade près la cour de Madrid, c'est encore une affaire indécidée ; & rien n'annonce jusqu'ici, que les deux cours pensent à s'envoyer réciproquement des ministres. Au contraire, Sa M. Catholique aiant nommé Don Simon de las Casas, qui a été son ministre près du Roi, son fils, pour aller remplacer comme ambassadeur à Venise le comte de Mognino, qui passe à Lisbonne, Don Bernardo Campos, qui a fait ici les fonctions de secrétaire de légation sous M^r. de las Casas, a reçu de Madrid l'ordre de se rendre en la même qualité à Venise. Ainsi il ne restera plus à notre cour personne de la part de celle d'Espagne.

Les nouvelles de la Sicile sont des plus affligeantes ; elles assurent que le 10 Mars, on y a ressenti un tremblement de terre qui a

„ il y a plus de trente ans qu'il n'a condamné
 „ personne à mort. Porpora se défendit, en
 „ assurant qu'il ne savoit pas un mot de la-
 „ tin, & que ce *non* s'étoit présenté à son
 „ esprit de préférence, parce qu'il avoit vu
 „ que d'autres compositeurs l'emploioient au
 „ hazard, sans s'inquiéter du sens qu'il pou-
 „ voit produire. Les juges virent qu'il étoit
 „ de bonne foi, & il fut absous. „

15. Mai 1786.

133

renversé la plupart des nouvelles habitations de Messine, une bonne partie de Melazzo, & ravagé de fond en comble presque tout le grand district de Patti.

A N G L E T E R R E.

LONDRES (le 26 Avril). Le 14 de ce mois, la cour reçut des dépêches de M^r. Fitzherbert, ministre du Roi à Pétersbourg. Il paroît, qu'elles concernent le traité de commerce, qui se négocie actuellement entre la Russie & l'Angleterre, & qu'on dit déjà conduit à certain degré de perfection. Si le ministère réussit à le conclure sur un pied aussi avantageux pour les intérêts britanniques, que le permet la liberté actuelle du commerce en Europe, ce succès ajoutera aux éloges, qu'il mérite déjà par son attention à avancer celui de la Grande-Bretagne au moïen des liaisons mercantilles, qu'il cherche à former de toutes parts. Quelles que soient les critiques, que les négociations, entamées avec la France, puissent essuyer de la part de l'opposition en parlement, le public impartial les approuve. Le grand point sera de convenir des marchandises respectives, dont les droits d'entrée seront diminués, pour l'avantage réciproque. Si l'on peut parvenir à ce but, on se flatte de porter un coup mortel à la contrebande & d'ouvrir par-là aux gouvernemens & aux sujets des deux Etats une correspondance infiniment utile.

L'Imprenable, vaisseau neuf du second

K 2

rang, qui est actuellement prêt à être lancé dans les chantiers du Roi à Deptford, est le premier des vaisseaux à trois ponts qui ait été construit sur un plan qui le met en état de faire usage de tous ses canons, même dans les gros tems où cela est impraticable pour les vaisseaux construits de l'ancienne maniere. Cette invention consiste à rehausser les batteries basses de 16 pouces plus haut qu'on ne le faisoit ci-devant. On s'en promet les plus grands avantages; tous les vaisseaux de guerre portant leurs gros canons sur les batteries les plus basses.

Il paroît que le chariot à voiles du sieur Oxenden ne fera pas grande fortune; les expériences qu'on vient de faire, ne lui sont pas favorables, & l'on assure que ce n'est pas la première fois qu'on propose l'usage de ces sortes de machines (a). — Parmi les curiosités naturelles qu'un officier de distinction, au service de la compagnie des Indes, a apportées dernièrement de ce pays-là, il y a deux de ces petits insectes, appelés *la Tige animée*, qui ressemblent à plusieurs brins de paille sèche attachés ensemble, couverts de deux

(a) Nous avons donc dit juste, l'ordinaire dernier p. 57. De plus, en jettant un coup d'œil sur quelques anciens Journaux, je suis tombé par hazard sur la page 500 du 1 Décembre 1776. Il y est parlé d'un chariot à voiles, mais qui avoit un avantage précieux, c'est que par son mécanisme il pouvoit être d'usage lors même que les voiles ne seroient pas. — Autre chariot volant célébré en vers par Grotius, Mai 1774, p. 389.

15. Mai 1786.

135

alles imparfaites écaillées. Le col de cette espèce d'animal est aussi long que son corps : sa tête est de la forme de celle d'un lièvre ; & ses yeux , verticalement placés , sont très-vifs. Il vit de mouches , qu'il attrape très-adroitement avec ses deux pieds de devant , qu'il tient pliés en trois près de sa tête , & qu'il lance avec une célérité étonnante à l'approche de sa proie , qu'il dévore avidement , la tenant , comme un écureuil , avec ses pattes. Il a plusieurs crochets aux pieds , qui lui donnent la facilité d'attraper & de tenir plus aisément les insectes dont il se nourrit : avec ses autres pieds , il s'accroche aux arbres , ou à tout autre objet qui peut l'aider à surprendre sa proie.

F R A N C E.

PARIS (le 30 Avril). Les insurrections successives , qui ont éclaté parmi les gens de métier , ont porté le Roi à rendre une ordonnance pour les réprimer : “ Il y est défendu à tous garçons , compagnons & apprentis , de quelque profession , art & métier que ce soit , nommément aux garçons maîtres , de s'attrouper , s'assembler ou s'affocier sous aucun prétexte , de quitter leur travail & de cabaler contre les maîtres , à peine d'être emprisonnés sur le champ , poursuivis extraordinairement , & punis corporellement , suivant la rigueur des ordonnances &c ” — De toutes

les lettres-patentes, qu'on attendoit, celles qui concernent les agens de change sont seules à la chambre des comptes, pour y être enregistrées. Ainsi tout ce qu'on a dit sur l'augmentation de finance, qu'on devoit exiger des notaires, des secrétaires du Roi, des paieurs de rentes, ne s'est pas vérifié. —

Il faut, que les ordonnances de la Marine éprouvent de grandes contradictions, puisque rien n'annonce, qu'elles soient prêtes à être publiées. On voit même des officiers de Marine, qui prétendent, qu'elles ne le feront jamais, à moins qu'elles ne subissent les plus grands changemens.

Sa Majesté persuadée, comme le sont tous les gens sans prévention, que la petite-vérole ne se prend que par communication & qu'elle n'existeroit plus si on pouvoit une fois l'isoler & en intercepter les progrès (a), a ordonné qu'on ne recevoit pour pages à la cour que les jeunes gens qui aiant déjà eu cette maladie n'étoient plus dans le cas d'en répandre la contagion.

L'affaire de Beauvais paroïssoit être assou-
pie

(a) Cette observation fondée sur des expériences & des faits décisifs *, n'est pas contraire, comme un de mes correspondans vient de me le marquer, à ce que quelques médecins pensent d'un virus qui seroit dans le sang; il suffit comme ces mêmes médecins l'ont dit, que ce virus ne se développe que lorsqu'un virus analogue le met en fermentation, 1 Octob. 1774, p. 394. — 1 Nov. 1778, p. 339.

15. Mai 1786.

137

pie par la punition militaire des principaux coupables qui ont été conduits en différentes citadelles *, lorsqu'on vit arriver à Versailles la veuve d'un des morts. Toutes les propositions qui lui ont été faites pour ne pas poursuivre le meurtrier de son mari ont été généralement rejetées par la veuve désolée. Cependant il n'est pas aisé de savoir quel est celui qui a porté ce coup, & ceux qui veulent une victime seroient bien embarrassés de la choisir parmi les accusés. Tout est extraordinaire dans cette affaire, jusqu'à l'article du *Mercur*, N^o. 14, qui en rend compte & qui nous la représente comme un guet-à-pens. Certainement si le *Mercur* a dû être réservé, c'étoit dans cette occasion; la publicité qu'il a donnée à cette anecdote affreuse, en la consignait dans un Journal national, ne peut manquer de produire le plus mauvais effet dans les pais étrangers & de leur donner une idée peu avantageuse de la discipline d'un des corps les plus distingués de notre armée. Quoiqu'il en soit, il est faux que 3 gardes du Roi aient été conduits dans les prisons de la conciergerie; ce qu'il y a de certain, c'est que la ville de Beauvais demande que, du moins pour quelque tems on éloigne de son sein la compagnie qui vient d'y causer tant de troubles. — Autre querelle de théâtre. Un garde-du-corps étoit au spectacle de Versailles, debout derrière un Monsieur & une Dame. Le bourgeois aiant à aller quelque part, place son chapeau sur le siege, qu'il occupoit. Le garde prend

* Dern.
Journ. p. 79.

le feutre & le met sur les genoux de la Dame, en s'asseyant à côté d'elle. Celle-ci lui a observé que c'étoit la place de son mari, qui n'a pas tardé de paroître; il s'est formalisé avec raison de l'usurpation, que lui faisoit le militaire: on s'est dit de part & d'autre des choses dures. Le guerrier a apostrophé d'un soufflet l'honnête bourgeois, qui a saisi son adversaire au collet en lui disant: *je ne vous rends pas le soufflet, que vous venez de me donner; je veux un autre genre de vengeance.* La garde est venue, on a emprisonné le militaire, qui vient d'être condamné pour son délit, à 20 ans & un jour de prison par le tribunal des maréchaux de France. — Rien ne marque mieux l'enthousiasme absolument incroyable, & devenu une véritable folie, pour l'histrionisme que l'*Eloge* emphatique qu'on vient de publier d'un nommé *Romainville*, comédien de Bordeaux (à Paris chez Nyon). Il est dit dans l'exorde " Les grands talens sont rarement appréciés par le siècle qui les a vu naître, & qu'ils ont illustré. L'envie & la médiocrité qu'ils écrasent, les condamnent à végéter obscurément; & loin de leur véritable sphere, ils ne sont mis à leur place, que lorsqu'ils n'existent plus: c'est à la postérité seule, qu'il appartient de les venger de l'injustice de leurs contemporains, & des trames odieuses de leurs détracteurs ". Qui ne croiroit qu'il s'agit d'un grand politique, d'un habile général, d'un magistrat consommé, méconnus ou mal récompensés? Non,

c'est d'un *histrion* que tout cela doit s'entendre. Mais de quel *histrion* ? " Il étoit
 „ grand, inconcevable, dans *Sofie*, *Jour-*
 „ dain, *Sganarelle*, *Mascarille*, *Dandin*,
 „ *Pourceaugnac*, *Scapin*, *Menechme*, *Stras-*
 „ bon, *l'Olive*, &c „. Après cela, ames sublimes ou ambitieuses, aspirez à la grandeur tant qu'il vous plaira, vous n'atteindrez jamais celle de Romainville dans *Pourceaugnac*. (a)

On ne fait rien de particulier touchant l'affaire du collier. Il paroît que le comte de la Motte a été à Edimbourg en Ecoûse; puis-que trois Ecoûsois, à ce qu'on assure, sont venus à Paris, proposer à M^r. de Crosne de le transporter de leur patrie à Calais, dans une boîte faite exprès; mais leur proposition n'a pas été acceptée; parce qu'ils demandoient, pour cet enlèvement, le salaire de 10,000 louis, tandis que le comte informé à tems de son risque personnel, a jugé à propos de tromper l'espion & de repasser sur le continent: on est étonné que ce fugitif ne soit pas demeuré dans la cité de Londres. —

On a découvert qu'un riche banquier nourrissoit un chagrin intérieur, dont on ignoroit la cause: on la lui a demandée: il a alors avoué que la comtesse de la Motte étoit allée chez lui, au nom de la Reine, lui deman-

der

(a) Réfl. sur la considération & les richesses des mimes, & l'enthousiasme qu'ils inspirent, 1 Mai 1781, p. 14. 16.

der à emprunter la somme de 200 mille livres; le banquier a fait quelque difficulté; mais l'emprunteuse a eu l'art de le persuader & il a délivré l'objet de la demande illusoire.

— On cite un autre financier, trompé, de la même façon, & une Dame flamande, qui lui a donné 15 mille livres, dans la persuasion, où elle étoit que Mde. de la Motte lui feroit obtenir une place de sous-gouvernante des enfans de France.

Une affaire assez bruiante concernant trois prisonniers condamnés à la roue dont M^r. D. a pris la défense, a donné lieu à un genre d'escroquerie assez original. Trois hommes se font placés sur le Pont-Neuf avec cette inscription : *l'Innocence reconnue*. Leur quête s'est montée à mille écus; mais la ruse aiant été découverte la police a fait cesser cette rouerie, & les roués supposés ont été mis en prison. — Depuis que le *fanatisme de*

* 15 Mars
p. 468.

* Dern.
Journ. p. 81.

sensibilité est devenu la passion à la mode *, les magistrats sont très-embarrassés à maintenir la rigueur des loix criminelles. Les philosophes n'aïant pu réussir à faire abolir la peine de mort, & ne pouvant résister à l'évidence des raisons qui en démontrent la nécessité *, s'empressent de toutes parts à y souffrir les scélérats en prétendant qu'ils ne sont pas coupables des crimes pour lesquels ils sont condamnés. Ils publient des *factum*, forment des factions & des partis, écrivent des injures contre les juges &c. Le moyen sûr de se faire une réputation est de prendre le parti d'un homme, d'une femme sur-tout,

condamné à la potence, au feu ou à la roue. Le chef de la secte a sçu combien cet expédient lui avoit valu de panégyristes & d'admirateurs : & les disciples n'ont garde de se refuser aux attraits d'un si grand exemple.

Parmi les inscriptions qu'on continue à proposer pour le nouveau palais de justice, on distingue la suivante qui est de M^r. Julien, professeur au college de Navarre :

Hic miseros sperata salus, hic certa scelestos

Pœna manet : gaudete boni, pallete nocentes.

M^r. Blanchard a risqué encore une navigation aérienne à Douai, & est allé tomber heureusement en Picardie où il n'avoit rien à faire & où il ne prétendoit point aller, il ne s'en glorifie pas moins dans une de ses lettres d'avoir foulé l'immensité à ses pieds. Il paroît une lettre à Mrs. Blanchard & de l'Épinard sur leur voiage aérien de Lille; le défaut de matières plus importantes nous permet d'en rapporter quelques passages.

« La raison, dit l'auteur de cette lettre, nous apprend qu'il ne nous est point permis d'exposer nos vies à un péril certain sans une juste nécessité reconnue telle par la raison elle-même; eh pourquoi? C'est parce que notre vie n'est pas un bien qui nous appartienne en propre, & dont nous soions les maîtres absolus, puisque nous ne la tenons pas de nous-mêmes, & que nous ne nous la sommes pas donnée à nous-mêmes. Nous l'avons reçue de Dieu, l'auteur suprême de tous les êtres. C'est un présent de sa main, un don de son amour, un bienfait de sa bonté, mais un bienfait qui n'est point laissé à notre franc arbitre, pour en disposer à son gré: non, c'est un bienfait précaire & sujet à des charges & à des servitudes

tudes, lié à des obligations, chargé de plusieurs devoirs relatifs à son auteur ainsi qu'à la société humaine dans laquelle nous vivons & dont nous faisons partie comme ses membres. Notre vie est encore un dépôt que Dieu nous a confié, pour le lui rendre au moment précis qu'il nous le redemandera, ni plutôt, ni plus tard.

Sur ces principes incontestables, puisqu'ils prennent leur source dans les pures lumières de la raison même, j'ose vous le demander, Messieurs, & dans vos personnes, à tous vos confreres aéronautes, n'exposez-vous pas vos vies à un péril certain, témérairement & sans une juste nécessité, en vous élevant dans les airs, & en parcourant les routes aériennes au gré des vents. Que diriez-vous d'un homme qui exposerait sur un grand chemin infesté de voleurs, un riche dépôt, qu'on lui aurait confié, pour le rendre à la volonté de celui qui le lui aurait confié? Ah l'imprudent! ah le téméraire! vous écriez-vous sans doute, Messieurs. Prenez garde; vous prononcez contre vous-mêmes. Votre vie, ce dépôt précieux que Dieu vous a confié pour le conserver soigneusement jusqu'au moment qu'il le répètera, ne le mettez-vous pas vous-mêmes entre les mains des voleurs dans vos voyages aériens? Je n'entends par ces voleurs des airs, ni les corbeaux, ni les corneilles, ni les aigles, ni les vautours, ni aucun de leurs volatiles habitans. Je ne parle pas même ni de l'éclair, ni de la foudre, ni du tonnerre; vous marchez fièrement à côté de ces tendres compagnons de voyage, ou vous les foulez dédaigneusement aux pieds, comme vous nous le dites fort modestement dans les relations très-fidelles que vous nous donnez de vos courses éthérées. Je parle donc de ces subites commotions de l'air, de ces vents impétueux, de ces ouragans furieux & terribles que vous ne pouvez ni prévoir, ni empêcher. Voilà ce que j'entends par ces voleurs-assassins auxquels vous confiez le trésor précieux de votre vie dans vos voyages aériens. Vous partez, je le veux,

15. Mai 1786.

143

par le tems le plus serein. Les doux zéphyr
s'empresſent à l'envi d'enfler les voiles de
votre vaiſſeau & de le pouſſer doucement par
leurs haleines. Calme perfide ! ne vous y fiez
pas, dans un inſtant la ſcène va changer ;
& déjà je l'entends mugir : le fier Aquilon ſe
déchaîne. Il ſouffle ſur votre frêle vaiſſeau,
& d'un ſeul ſouffle, il le brife, le déchire,
le met en pièces. Pauvres voſageurs, que de-
venez-vous ? Je frémis en y penſant. Rappel-
lez-vous le funeſte ſort du malheureux Pilâtre
& de ſon infortuné compagnon. Combien d'au-
tres exemples non moins funeſtes cauſés par
les fatales expériences des ballons ! Les papiers
publics nous apprennent qu'il y a preſqu'au-
tant de chûtes des ballons aéroſtatiques dans
la Mer avec leurs conducteurs, que d'expé-
riences de ces périlleux divertifſemens.

Mais ſans aller chercher ſi loin, rappelez-
vous ce qui vous eſt arrivé à vous même,
dans la ville de Francfort le 27 Septembre
dernier, jour de la tentative de votre
première expérience dans cette ville. Déjà le
prince Louis Frédéric de Hefſe-Darmſtad étoit
dans la nacelle avec Mr. Sweitzer, officier au
régiment de Schomberg dragons, vous étiez
ſur le point de vous y embarquer vous-mê-
me, à la vue d'une foule immense de prin-
ces, de ſeigneurs, de marchands, d'autres
perſonnes de toute condition, rasſemblés de
toute part à Francfort, pour y rafſaſier leurs
yeux, de votre merveilleuſe aſcenſion dans les
airs. Vous alliez vous embarquer, Monſieur,
lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent ſi vio-
lent, un ouragan ſi terrible, qu'il déchira le
ballon de haut en bas. Vous en fûtes ému
au point, Monſieur, que vous vous trouvâ-
tes mal. Trois minutes plutôt que le vent vous
eût trouvé en l'air, c'en étoit donc fait de
vous, & de vos deux compagnons illuſtres.
Ne frémiffiez-vous pas à l'idée ſeulement d'un pa-
reil malheur, dont vous euſſiez été tout-à-la-
fois, & la cauſe & la victime ?

Rappelez-vous auſſi votre dernier voſage
aérien de Gand. Vous avônez, Monſieur, que

vous y courûtes de grands dangers ; que votre ballon s'y enfla si extraordinairement que vous vîtes l'instant où il alloit crever ; que vous n'eutes d'autres recours que de faire des crevasses au-dessous du ballon avec la pointe de votre drapeau ; mais qu'alors il s'offroit un autre danger, & que vous descendîtes avec tant de rapidité, que vous vous vîtes près de la terre en un instant. Alors, votre dernière ressource, après avoir jetté tout votre lest, fut de couper les cordes de votre nacelle & de vous y attacher, votre ballon vous servant ainsi de parachute, vous tombâtes heureusement & sans vous faire de mal, dans les environs de Delft.

Ce dernier fait est d'autant plus frappant, qu'il démontre que sans une adresse toute singulière & une présence d'esprit vraiment admirable dont il seroit téméraire de vous flatter toujours, puisqu'elle peut vous être enlevée par cent & cent accidens imprévus, vous eussiez infailliblement perdu la vie, & que Delft eût été votre tombeau. Ne vous hâtez pas d'y descendre, après vous l'être creusé de vos propres mains vous-même... Eh ! Qu'est-ce donc qui pourroit vous engager à tenter de nouveau cette expérience ? Seroit-ce l'utilité publique ? Loin d'être utiles au public & à la société, vos dangereuses expériences leur sont très-préjudiciables. Elles ne sont propres qu'à exciter la curiosité, cette passion si naturelle, mais si funeste à l'homme, à nourrir son oisiveté, à lui inspirer le dégoût du travail, & le goût de la frivolité, à lui faire oublier, négliger, abandonner les devoirs essentiels de son état, pour s'occuper de bagatelles & courir après de vains amusemens & d'inutiles spectacles.

Mais, quel autre spectacle vraiment intéressant, & qui ne manquera pas sans doute de toucher votre ame sensible, vient s'offrir à mon esprit ? Voyez-vous cette mere désolée, qui n'a pas un morceau de pain à porter à sa bouche, ni à celles de ses enfans éplorés qui lui en demandent par leurs larmes

mes & leurs cris redoublés ? Voyez-vous toutes ces familles gémissantes & souffrantes dans ces sombres réduits, où la misère & l'indigence la plus extrême font leur retraite ? N'entendez-vous pas les voix plaintives, les tristes & lamentables accents de ces malades couchés sur la paille & dénués de tout secours, de ces prisonniers dans les cachots, de ces esclaves dans les fers des Barbaresques, qui réclament l'assistance de leurs freres & de leurs semblables ?

Eh bien ! voilà votre ouvrage, du moins en partie, Messieurs les aéronautes qui que vous puissiez être ; & ce n'est pas moi, c'est la raison d'accord avec la religion qui vous le crie d'une voix de tonnerre. Oui, c'est vous, c'est vous-mêmes, vous dites la raison & la religion de concert, qui faites mourir cette mere & ces enfans affamés, qui rembrunissez les cachots de ces prisonniers, qui aggravez les fers de ces esclaves. Ce langage doit-il vous surprendre, & ne savez-vous pas que ne pas nourrir un pauvre, quand on le peut, c'est le tuer ? Ignorez-vous que le superflu des riches est le patrimoine des pauvres ? Pouvez-vous vous dissimuler que faire l'aumône aux pauvres de tout son superflu, ne soit un devoir rigoureux, une obligation étroite, un précepte de la loi naturelle comme de la loi divine, également fondé sur les lumieres de la raison & sur celles de la religion ?

Que faites-vous donc, Messieurs, quand vous bâtissez à si grands fraix toutes ces maisons ambulantes dans les airs, & que vous fixez aux spectateurs le prix des places qu'ils voudront occuper, au moment de vos élévations éthérées ? Vous détournez à de vains, de dangereux & de dispendieux spectacles, le cours d'un argent, qui auroit dû couler dans le sein de ces pauvres familles, pour les empêcher de mourir de faim, dans les cachots de ces prisonniers, pour en tempérer les noires rigueurs, sur les fers de ces captifs, pour les alléger ou les rompre. Vous avez donc

commis autant de meurtres, si on en croit la religion & la raison, vous avez commis autant de meurtres que vous pouvez compter de pauvres auxquels vous avez refusé l'aumône, ou que vous avez été cause que d'autres leur ont refusé l'argent qu'ils vous ont prodigué, soit pour satisfaire leur vaine curiosité, soit pour vous remercier de l'avoir satisfaite. *Non pavisti pauperem, occidisti.*... Juste Ciel! que cette pensée toute seule est déchirante pour une âme tant soit peu sensible! O vous, Messieurs, soit acteurs, soit spectateurs, qui vous piquez de sensibilité, de bienfaisance, de tendresse, d'humanité, vous qui regarderiez comme le plus grand des outrages de vous voir traités comme des hommes durs, cruels, barbares, des meurtriers, des assassins, n'en êtes-vous point touchés? vos entrailles n'en sont-elles point émues, vos âmes déchirées, vos cœurs fendus & brisés, vos yeux mouillés de larmes? Ne vous semble-t-il pas voir les ombres plaintives de tant de pauvres que vous avez fait mourir de faim, pour ne les avoir point assistés, demander vengeance de leur sang, & s'attacher à vos ballons, pour en précipiter la chute meurtrière?... Direz-vous qu'il faut amuser le peuple? Il faut amuser le peuple! Mais, qui vous a chargé de ce soin, & si vous voulez vous en charger vous-mêmes, devez-vous l'amuser au risque de vos vies, & à son préjudice, & contre ses plus chers intérêts? Approuvez-vous donc ces balladins, qui dansent sur la corde, pour amuser le peuple, au péril de leurs vies?... Le soin d'amuser le peuple entre-t-il dans l'ordre des devoirs d'aucun membre de la société? Souffrez que je vous le demande, Messieurs, & s'il y entre en effet, est-ce par des spectacles aussi vains & aussi frivoles, aussi inutiles & aussi préjudiciables, aussi dangereux & aussi dispendieux, qu'on peut satisfaire à cette obligation? Souffrez aussi que je vous expose mes pensées sur cet important objet. Je pense que le peuple s'amuse assez de lui-même, & qu'il est bien plus

15. Mai 1786. 147

plus nécessaire de modérer son penchant à l'amusement que de l'enflammer, au moins de l'air inflammable, & par les pénibles inventions de tant d'espèces de nouveaux spectacles, qui ne peuvent qu'augmenter les défordres des anciens, & ajouter à leurs abus. Je pense aussi, que s'il faut amuser, c'est-à-dire récréer, délasser le peuple, afin qu'il puisse reprendre ensuite son travail & ses occupations ordinaires avec un nouveau goût & une nouvelle vigueur, il seroit bon & nécessaire de le faire utilement & d'une façon qui pût lui inspirer l'amour du travail & de la vie occupée, loin de lui en inspirer le dégoût. »

La parade de la bienfaisance est enfin portée jusqu'à inscrire dans le *Journal de Paris*, le *Mercur*e & autres feuilles, des écus de 3 & 6 livres donnés pour des *prisonniers pour mois de nourrice* * ; les moindres largesses faites aux malheureux font une impression qui tient du merveilleux. On peut juger de là, combien elles sont rares ; & combien ceux qui n'ont pas en main la trompette qui doit les publier, sont abandonnés de tous ces *bienfaiteurs à journaux*. On voit de plus combien s'affoiblit le sentiment intime & délicieux que l'exercice de la vertu produit dans les cœurs (a), puisqu'on cherche la récompense

* 15 Fév.
1786, p. 247.

(a) Il n'y a que la religion qui produise & consacre ce sentiment ; il n'y a que l'Évangile qui nous apprenne à rendre la vertu indépendante de l'opinion & du langage des hommes. Les Sages de l'antiquité n'ont rien entendu à cette séquestration ; & les hommes les plus éclairés de nos jours, quand ils se dirigent sur les lumières de la philosophie, n'y entendent pas davantage. J'ai été un peu surpris de voir l'estimable Mr. Necker convenir naïvement

II. Part. L. vement

pense du peu de bien que l'on fait, dans la vanité d'un éloge momentané & lâchement sollicité.

Quelques

*De l'Admi-
nistr. des Fi-
nances. T. 3.
p. 132.*

vement que cela passe sinon son intelligence, au moins tous ses efforts pour le réduire en pratique. " Quand, dit-il, on se fait une haute idée de ses devoirs ; quand on les ramène à des principes étrangers aux vanités du monde, on s'approche, ce me semble, du degré de perfection morale où l'humanité doit tendre ; mais qui peut se flatter de se présenter avec une intention si pure dans la carrière du bien public ? je m'abaisse le premier devant tant de vertu. Cette vertu est cependant celle de tous les Chrétiens pénétrés de la maxime évangélique : *Nesciat sinistra quid faciat dextra* ; ils la regardent comme une règle fondamentale qui tient à la nature même de Dieu & de l'homme. C'est une des premières leçons que les peres font à leurs enfans, & dans le fonds on ne fauroit la leur faire trop tôt, & la leur imprimer trop profondément. " Quand vous faites le bien dérobez-vous soigneusement aux recherches indifférentes qu'on pourroit faire pour vous connoître : le prix d'une belle action n'est pas dans les éloges & l'admiration des hommes ; il ne se trouve que dans un cœur pur & noble, dégagé de ces frivoles & humiliantes prétentions, dans un esprit éclairé des précieuses & éternelles lumières de la foi. En vous faisant connoître vous perdriez, avec le mérite de votre bonne œuvre, cette volupté douce, cette satisfaction vive qu'éprouve intérieurement une belle ame, quand elle peut se rendre le témoignage qu'elle a fait le bien uniquement pour l'amour du bien-même considéré dans l'ordre immuable & adorable de la Providence. Quand vous serez connu enfin, vous ne serez plus qu'un homme généreux, & peut être un homme

„ vain ;

15. Mai 1786.

149

Quelques feuilles étrangères ont parlé d'une manière peu exacte de la santé de Mgr. le Dauphin ; il y a pour le moins de l'exagération dans ce qu'elles en disent. Il est vrai que depuis l'époque de l'inoculation la santé du jeune prince n'a pu reprendre sa première consistance ; mais on espère que l'âge le raffermira & lui fera surmonter les suites de cette opération : depuis quelques jours il se trouve beaucoup mieux.

P A Y S - B A S .

LA HAYE (le 5 Mai). M^r. le marquis de Vérac aiant été en conférence avec M^r. le grand-pensionnaire de cette province, a fait remettre aux Etats-généraux, la note qu'on va lire.

Hauts & Puissans Seigneurs. *L'ambassadeur soussigné a ordre de transmettre à V. H. P. les témoignages les plus expressifs de l'affection & de l'amitié, que leur porte le Roi, son maître, & de leur renouveler l'assurance de l'attachement invariable de Sa M. à l'alliance, subsistante entre elle & les Provinces-unies. C'est par une suite de ces sentimens que le Roi forme des vœux, pour que l'on parvienne à réformer les abus, qui peuvent avoir occasionné des dissensions intestines dans la république, & que sa tranquillité puisse être établie sur des principes puisés dans l'essence de sa véritable constitution. Le Roi, en confiant ces vœux à V. H. P.*

„ vain ; en vous cachant vous vous rendez
„ agréable & semblable à celui qui est l'au-
„ teur de tous nos biens, & qui se dérobe conf-
„ tamment à nos regards. „

ne prétend point s'immiscer dans la direction des affaires intérieures de la république. Bien loin d'avoir cette intention, elle donneroit au contraire, s'il étoit nécessaire, ses soins les plus actifs pour empêcher, que V. H. P. y fussent troublées intérieurement comme extérieurement. Sa M. n'a d'autre but dans la démarche qu'elle fait, que de remplir envers V. H. P. les devoirs d'un ami & d'un allié, & de leur donner par-là une nouvelle preuve de la part sincère, qu'elle prend au bonheur & à la prospérité des Provinces-unies.

Signé

Le marquis de Vêrac.

La crise est toujours la même dans la province d'Utrecht; & ne finira probablement que le 12 Octobre prochain, où il faudra bien que tout se décide, puisque c'est l'époque du renouvellement des magistratures. Cette ville n'est pas la seule qui soit déchirée par des factions intestines. De quelque côté qu'on se tourne dans cette république, jadis si florissante, on ne voit que réclamations de privilèges, que prétentions que l'on dit légales, que factions, qui, quoiqu'opposées, se déclarent toutes formées pour la défense de la patrie. Il faudroit avoir une idée bien nette de la constitution compliquée de cet Etat, pour oser décider entre tant de réclamations contradictoires.

A L L E M A G N E.

VIENNE (le 25 Avril). Le jour du Jeudi-Saint l'Empereur s'approcha publiquement de la sainte Table (a) & fit selon l'usage

(a) Et non pas de la sainte Cène, comme dit

15. Mai 1786.

151

ge annuel la cérémonie de laver les pieds à douze pauvres vieillards, dont le premier, nommé Joseph Koll, est âgé de 106 ans. — Le dimanche précédent, après le Service divin, le baron de Gùldenchrone, envoie de la cour de Coppenhague, eut sa première audience de Sa Majesté.

Entre diverses ordonnances nouvelles, qui viennent de paroître, il en est deux plus remarquables que les autres. La première en date du 28 Février, composée de 30 articles, concerne la chasse : elle a pour but de corriger ce que les ordonnances de 1728 & 1743 rendues sur le même sujet pouvoient avoir de défectueux, & de comprendre en une seule loi tout ce que d'un côté les proprié-
taires

dit un périodiste qui dans peu se fera un dictionnaire à son usage propre. J'ouvre le Dictionnaire de l'académie, je trouve bien s'*approcher de la sainte Table*, mais non de la Cène ni de la sainte Cène. Je trouve encore au mot Cène : " On dit que le Roi, les Princes, les „ Prélats &c. font la Cène le Jeudi-saint lorsqu'ils servent à manger aux pauvres après „ leur avoir lavé les pieds „. — " Les Calvinistes donnent le nom de Cène à la communion qu'ils font „. — dans le Dictionnaire de Trévoux au même mot : " Ceux de „ la Religion P. R. appellent faire la Cène „ la communion qu'ils font entre eux sous „ les deux espèces. Les Catholiques ne se „ servent point du mot Cène pour dire l'*Eucharistie* „. — Dans le petit Richelet, „ Cène chez les Protestants, ce mot signifie „ Communion. Le même mot se prend pour la „ cérémonie ou lavement de pieds que l'on „ fait le Jeudi-saint. „

raires de la chasse peuvent légitimement desirer pour jouir de leur droit, & d'autre part ce qui peut assurer le cultivateur, que les fruits de son travail ne deviendront point la proie d'une ardeur immodérée pour la chasse. Au reste Sa Maj. déclare expressément dans le préambule, " qu'elle veut, qu'à l'avenir „ il ne soit fait aucune différence quelconque entre ses propres parcs ou chasses exclusives & celles qui appartiennent à des particuliers „. La seconde ordonnance est en date du 10 Février : elle a pour objet d'établir le système de rectification des impôts en Hongrie, comme il l'a été l'année dernière en Bohême & en d'autres pays héréditaires. L'on fait, que cette rectification consiste à régler les diverses taxes & impôts, auxquels les biens-fonds sont sujets, sur leur grandeur réelle, sur leur fertilité, leur produit, en un mot sur leur véritable valeur.

Il est actuellement très-certain que le voyage de l'Empereur à Cherson n'aura pas lieu cette année. Voici les causes auxquelles on en attribue le retard. 1°. L'état de la santé de l'Impératrice de Russie, qui est toujours très-chancelant. 2°. La jalousie de la Porte ottomane, dont la conduite fait assez voir qu'elle s'opposera de toutes ses forces à un couronnement en Tauride, qui ne lui annoncerait rien que de sinistre. 3°. La situation actuelle de la Crimée; car l'on prétend, peut-être sans fondement, qu'on a découvert que les habitans de cette péninsule nouvellement conquise méditoient entre eux

15. Mai 1786.

153

une révolte ; & l'on croit qu'il y a de la prudence de soumettre les mécontents, avant que l'Impératrice se fasse voir dans toute sa pompe dans cette province. 4^o. Les irruptions réitérées des Tartares Lesghis, & les mouvemens des hordes voisines, dans l'intérieur de l'Asie, qui semblent vouloir leur prêter secours contre les Russes, ce qui donne dans ce moment beaucoup d'occupation & de soins au général d'Igelström. Quant à notre position politique avec les Turcs, ils continuent à employer toutes sortes de subterfuges relativement à la démarcation des limites ; de sorte qu'il est très-probable que cette affaire ne pourra se terminer par la voie des négociations.

Le bruit se renouvelle que les princes & républiques d'Italie, ont formé, sur le modèle de l'association germanique, une confédération dont le Roi de Sardaigne seroit le chef, & qui, sans être offensive contre personne, n'auroit pour but que la paix & la sûreté des confédérés. — Une lettre de Bruxelles porte, que S. A. R. l'auguste Gouvernante des Pays-bas a nommé le 3^e. fils du Grand-Duc de Toscane non-seulement son héritier universel, mais qu'elle a aussi cédé à ce prince l'usufruit de ses biens allodiaux, se réservant seulement les revenus de son gouvernement, & ceux de son sérénissime époux de 220,000 flor., 200,000 de ses biens en Hongrie, & 40,000 de son apanage.

Le prévôt Parhammer est mort d'une hydro-pisie de poitrine ; peu avant son décès, il avoit

envoïé à l'Empereur un exprès pour demander une grace au Monarque; Sa M. se rendit d'abord au fauxbourg où demouroit le malade, afin de lui parler elle-même; mais à peine fut-elle descendue à la porte, qu'on lui annonça qu'il venoit d'expirer. Les petits orphelins, dont on fait qu'il avoit formé un corps d'infanterie, ont été du convoi & ont rendu au défunt tous les honneurs militaires.

Les tremblemens de terre se font étendus vers Trieste; on mande de cette dernière ville que plusieurs maisons de commerçans y ont presque entièrement été renversées; d'autres paroissent menacer ruine. Le peuple y craint de nouvelles secousses & se trouve dans les plus grandes alarmes.

Un gentilhomme Tirolois vient d'être condamné aux petites maisons pour une raison, dont on n'a peut-être jamais vu d'exemple: de retour depuis quelque tems de ses voyages en pais étranger, il n'en avoit rapporté que de l'orgueil & de la vanité; il voulut en conséquence qu'on lui portât le respect qu'il avoit vu rendre aux Souverains dans les cours où il s'étoit trouvé, exigeant sur-tout que son curé ne manquât jamais de l'encenser pendant & après la Messe. Le pasteur s'y refusa; cette résistance aigrit le vain campagnard au point, qu'il assaillit un jour, la canne à la main, ce pauvre prêtre au moment qu'il descendoit de l'autel & se trouvoit par conséquent encore revêtu des vêtemens sacrés; il alloit l'assommer, lorsque les paï-
fans

fans accoururent , pour délivrer leur curé , qui eut la charité d'intercéder pour son agresseur & de lui sauver la vie. L'Empereur , informé de cette scène scandaleuse par l'évêque du lieu , a répondu : “ Je ferai bien passer à ce bon homme l'envie de se faire enfermer ; qu'il aille pour trois ans à la maison des fous , parce qu'il faut avoir perdu l'esprit pour se conduire de la sorte ; ce terme écoulé , on l'enfermera encore pour quelques années dans une maison de force , afin de lui apprendre à vivre. ”

La manie du suicide s'étend de plus en plus *. Un gentilhomme de 15 à 16 ans , fort pauvre , après avoir battu sa mere & voulu mettre le feu à la maison , s'est percé le cœur avec un couteau : il s'est porté à ce coup de désespoir parce qu'il manquoit d'argent pour se livrer aux excès du libertinage. — Un architecte qui dirigeoit l'entreprise des nouveaux bâtimens qu'on éleve sur l'emplacement de l'ancien hôpital des bourgeois , s'est brûlé publiquement la cervelle , & cela parce qu'il avoit une femme vieille & querelleuse. — Une servante s'est donné plusieurs coups de couteau , parce qu'elle avoit reçu quelques mauvais traitemens de son maître. — Un lieutenant-colonel d'artillerie s'est fait sauter la cervelle , parce qu'il se trouvoit un *déficit* dans sa caisse. — Les autres crimes se multiplient à proportion. Un ouvrier de la campagne a massacré sa femme en couche & l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde.

* 1 Fév.
1786, p. 220

L'Empereur

L'Empereur aiant considéré que l'église, qu'avoient ci-devant les Italiens dans cette capitale, n'étoit point assez grande, pour le nombre des individus de cette nation qui se trouvent ici, leur a accordé l'ancienne église des Minimes. Cette église aiant été réparée & embellie en conséquence, on en fit solennellement l'ouverture dimanche dernier, & l'on mit sur la porte latérale de l'édifice l'inscription suivante :

D. O. M

*Itali hujus urbis incolæ vetustum templum
Cæsaris Josephi Augusti munere sibi traditum
suo ære instauraverunt novoque opere orna-
tum Virgini Matri dedicaverunt (a) Anno
salutis MDCCLXXXVI.*

BERLIN (le 28 Avril). La santé du Roi, qui depuis quelques jours est à Sans-Souci, continue à se raffermir de plus en plus. Sa M. s'est promenée plusieurs jours de suite en voiture, & le 21 de ce mois elle a fait pour la première fois, un tour à cheval. Cependant Sa M. a pris la résolution, de ne plus se faire présenter les étrangers de marque qui arrivent ici, parce que cela la fatigue beaucoup : c'est ce qui a déjà eu lieu relativement

(a) Ces Italiens sont bien peu théologiens. Les églises ne sont jamais dédiées aux Saints, mais toujours à Dieu sous l'invocation des Saints (1 Mars 1781, p. 322). Il est désagréable pour les Catholiques instruits de voir exposée à la vue d'une grande ville une inscription qui contredit leurs principes, & provoque la critique des Protestans.

15. Mai 1786.

157

vement à Mrs de Toulangeon, de la Ferté, de Damas, & le chevalier de la Trimouille, officiers françois, qui sont venus pour assister aux exercices militaires du printems.

BONN (le 28 April). Hier sur les 6 heures du soir, nous avons eu le plaisir de voir arriver ici à bord du yacht électoral, S. A. R. l'Archiduc Ferdinand & son auguste épouse, accompagnées de S. A. S. E. notre très-gracieux Souverain. Aujourd'hui toute la cour est en grand gala.

Copie d'une lettre de Maïence, en date du

15 Avril 1786.

Vous voilà sans doute bien content des auteurs des *geistlichen Sachen*. Ils viennent de vous donner dans leur Journal de Mars, toute la réparation que vous pouviez espérer. Il est vrai qu'ils commencent par un pompeux éloge d'eux-mêmes; mais c'est pour que vous ne vous prévaliez pas trop de l'état un peu gênant où ils se trouvent. *Un bon homme qu'on ne peut lire sans rire, qui sait peu de choses en matière de théologie, de droit canon & d'histoire ecclésiastique, doit être modeste lors même qu'il a quelque avantage sur des gens qu'un bester Freund reconnoît publiquement pour des écrivains chers à tous les théologiens & canonistes allemans, pour des savans qui vont plus loin que la théologie de tous les jours (Alltags Theologie).* Mais après ce petit rabat-joie vous aurez de quoi être satisfait; car ces Messieurs passent assez galamment condamnation sur les trois points qu'ils avoient promis de prouver depuis le mois de Septembre 1785. Le parti qu'ils prennent est, comme vous voyez, suffisamment réfléchi. Ils avouent donc 1^o. que *les simples Evêques ne peuvent déroger aux loix de l'Eglise universelle, sinon autant que l'Eglise, les Conciles & les Papes leur accordent le pouvoir de changer ces loix.* Or ce pouvoir, comme vous l'avez montré,

Geist.
Sachen
Mars 1786
Suppl. p.
59, 60, 61
& suiv.

tré, l'Eglise, régulièrement parlant, ne l'accorde pas, & ne peut l'accorder sans se déchirer elle-même *. Il est vrai qu'ils prétendent qu'en disant autrefois le contraire ils n'ont parlé que de la loi d'abstinence; mais dans la note à laquelle ces mots renvoient, ils conviennent naïvement qu'ils ont parlé de toutes les loix de l'Eglise universelle. Ainsi vous voilà d'accord. — 2°. Ils avouent que si les Evêques avoient le pouvoir général d'abroger les loix de l'Eglise universelle, il en résulteroit un chaos effroyable, ainsi que vous l'avez dit; mais il faut distinguer, disent-ils, les loix immuables & les loix muables (*wandelbar*); c'est-à-dire, qu'il faut supposer ce qui est en question; savoir, qu'il y a réellement des loix de l'Eglise universelle muables à la volonté d'un Evêque en particulier. Or ce baragouin vaut certainement bien un aveu clair & simple. On assure que le célèbre Thomassin, qui en termes exprès dit la même chose que vous *, les a déterminés à passer condamnation sur cet article. — Pour le 3e point, ils sont un peu plus difficiles; ils ne veulent pas mettre les Evêques au-dessus du Pape, puisque, disent-ils, le Pape peut faire la même chose que les Evêques. Mais s'il est vrai, comme le soutiennent avec l'Eglise gallicane la plupart des canonistes d'aujourd'hui, que le Pape ne peut pas abolir les canons de l'Eglise universelle, il est évident que les Evêques qui le pourroient, seroient au-dessus du Pape.

Nous devons donc regarder votre triple procès avec ces Messieurs comme heureusement terminé. Aussi n'êtes-vous plus le chef enthousiaste du parti ennemi des Evêques, mais seulement un peu incliné à l'ultramontanisme; vous sentez que voilà une diminution raisonnable, & que vous auriez tort de vouloir qu'on vous fit tout-à-coup des complimens énorqueillissans; cette révolution seroit un peu trop brusque.

A propos de chef enthousiaste, ils vous accusent d'avoir mal traduit ce passage dans je ne fais quelle lettre qui paroît leur avoir fort

* 15 Sept.
1785, p. 102.
— 15 Avril
1786, p. 579.

* 15 Avril
p. 580.

15. Mai 1786.

159

déplu. On dit que c'est à raison de cette même lettre que leur *besser Freund* vous traite de *tête chaude*. — En fait de traduction, ils me font également une mercuriale bien verte, & me reprochent de ne savoir pas ma langue natale; mais je vous assure que je vous ai rendu fidèlement tout ce qu'ils ont dit. Ils prétendent ne pas avoir calomnié l'Evêque de Mantoue*, & renvoient à une longue dissertation sur les mots *contra legem* & *præter legem*. Mais tenez-vous en à ce raisonnement, qui est très-bon en françois & en latin & en allemand. « Ou bien ils ont fait agir l'Evêque de Mantoue *contra legem universalis Ecclesie*, ou seulement *præter legem*. Dans le premier cas, le Prélat étoit calomnié, puisque ces Messieurs avouent aujourd'hui que cela est faux. Dans le second cas ils alléguoient pour vous combattre un exemple qui ne prouvoit rien & qui étoit un étrange hors-d'œuvre ». — Rappelez-vous la turlupinade contre le consistoire de Freysingen*. Ils disent que j'ai mal traduit. Quoi! ils n'ont pas dit que le consistoire avoit dû écrire à Paris pour savoir si l'éducateur avoit raison ou non? Ils n'ont pas dit qu'ailleurs il eût été récompensé? Ils n'ont pas exposé les propos du petit maître de manière à mettre toute la raison de son côté? . . . Ah! Monsieur, croiez-moi; jamais traduction n'a rendu plus complètement le sens d'un original que la mienne. — Quant à votre traduction latine *coryphæum abominandæ sectæ* &c; c'est à vous à vous justifier. Ils en font partout grand bruit. Car ne croiez pas qu'en convenant de leurs torts (dans le fonds s'entend & pour quiconque raisonne; car pour *formaliter*, il ne faut pas s'y attendre), ne croiez pas, dis-je, que pour sentir & faire sentir leur embarras, ils en soient devenus plus bénins & plus doux. Les épithètes honnêtes ne vous manquent pas, celle de *fanatique* sur-tout; je vous en épargne la liste: mais je puis bien vous dire qu'ils verbiagent avec un fracas & un tapage de mots plus étour-

p. 60

* 1 Fév.
1786, p. 239.

* 15 Fév.
1786, p. 304.
— 1 Mars
1786, p. 325.

dissant

disant que s'ils avoient la raison de leur côté. On m'assure qu'un plaissant a mis, il y a quelques jours, sur la porte du principal rédacteur la figure d'un tambour avec cette inscription :

PLUS ON ME BAT, ET PLUS JE FAIS DE BRUIT.

J'oublois de vous dire pour votre édification & instruction, que, suivant une nouvelle découverte faite par nos érudits, feu Voltaire n'a jamais écrit ni injures ni fureurs contre les prêtres & les choses religieuses ; il faut être *bien gauche* pour le croire. Ainsi prenez garde de ne rien hasarder sur cet article. Car si le grand-homme revenoit, *il vous meneroit encore plus mal qu'un La Baumelle, un Freron, un Nonotte*. Vous en est averti, grâce à la charité des *geistlichen Sachen* *. Or un homme averti en vaut deux. Mais pour ce qui est des idées lubriques du grand-papa philosophique, les *geistlichen Sachen* en conviennent, & en citent plusieurs, entr'autres celles que ce génie sublime a feu attacher si ingénieusement, *aux ravissemens de Ste. Thérèse & de Ste. Catherine de Sienne*. Ils n'ont garde de les approuver ; ils sont bien trop sages pour cela. Si depuis l'indication précisée & détaillée qu'ils en ont faite, notre jeunesse a eu soin de s'en pourvoir, c'est bien assurément contre leur intention. — Je suis &c. »

L. M. D. H.

RÉPONSE ou plutôt non réponse. *Avant prié ce trop serviable correspondant de ne plus m'importuner par les nouvelles de ses geistlichen Sachen* *, je suis en droit sans déroger aux règles de l'honnêteté, de ne lui faire aucune réponse. Il n'y a d'ailleurs dans ce qu'il m'écrit, rien qui demande que je m'en occupe, excepté ce qui regarde la lettre dont les *geistlichen Sachen* rapportent quelques paroles. Vu que le public n'est point au fait de la chose, je lui dois un mot d'explication, & le voici.

Comme les *geistlichen Sachen* m'avoient traité de chef enthousiaste du parti ennemi des Evêques

* Fév. p.
143 & suiv.

* 1 Fév.
p. 240.

15. Mai 1786.

161

ques, & que depuis plusieurs mois ils cherchoient en vain des preuves de cette calomnieuse assertion, j'ai pris le parti tout naturel d'en écrire à S. A. l'Electeur de Mayence, & à Mgr. le Vicaire-général. Puisque les *geistlichen Sachen* citent des passages tronqués de ces lettres, pour les rendre ridicules & les faire passer pour la production d'une tête chaude, je mettrai l'une & l'autre sous les yeux du public; c'est toute la justification que je me permettrai.

A. S. A. L'A. & E. de M.

L. le 19 Fév, 1786.

“ Instruit particulièrement de l'esprit de justice & d'équité qui préside au gouvernement de V. A. E., j'ai la confiance d'adresser directement à elle les plaintes que tout honnête homme a droit de faire contre des imputations fausses & odieuses. „

“ Les écrivains qui dans les Etats de V. A. E. rédigent un journal *von geistlichen Sachen*, m'accusent d'être un ennemi déclaré de l'autorité épiscopale & même le chef enthousiaste du parti ennemi des Evêques *. Comme la liberté de la presse, à quelque point qu'elle puisse être portée, ne va jamais dans les Etats policés jusqu'à écrire impunément des choses de ce genre, sans l'obligation d'en exhiber les preuves; je suis sûr que V. A. E. ne fera pas plutôt informée de l'abus que ces périodistes font de sa haute & honorable protection, qu'elle les obligera à fournir des preuves claires & précises d'une si étrange accusation, ou qu'elle leur ordonnera de réparer les torts faits à la réputation d'un homme qui n'a jamais rien écrit qui dût le couvrir d'une telle ignominie. „

“ Je suis bien fâché de prendre à V. A. E. un moment précieux qu'elle emploieroit sans doute mieux aux vues de sagesse & d'utilité, dont elle est constamment occupée; mais rendre justice aux petits, c'est la première affaire des grands, sur-tout de ceux qui pensent aussi équitablement & aussi chrétiennement que V. A. E. „

“ Je suis avec un très-profond respect &c. „

* 6 Nov.
1785, p.
1128 & suiv.



*A Mgr. le Vicaire-général de M. &
Président du Consistoire.*

Cum delictorum quæ per ecclesiasticos homines aguntur, castigatio ad Illustrissimam Dominatorem tuam omnino pertineat, eâ quâ par est confidentiâ questus justos æquè ac necessarios moveo contra calumniam detestabilem, ab authoribus scripti cujusdam cui titulus von geistlichen Cachen, meam contra personam ac scripta quæ omnibus hucusque christianis orthodoxa videbantur, excogitatam: esse me nimirum fanaticum ducem ac coryphæum sectæ nescio cujus abominanda quæ episcopalem auctoritatem plenis odiis insectatur. Porro etsi per christianam mansuetudinem, defungi istâ mihi injuriâ liceret, pro eâ tamen quæ mihi est cum publicis rebus & cum spectabilibus etiam principibus conjunctio, dissimulare rem nullatenus possum. Quocirca istud ab Ille. Dnis. tuæ æquitate ac sapientiâ, cum debitâ viris probis fide expecto, ut ephemeridos modò nominatæ compaginatos (inter quos adesse fertur Ex-Jesuita quidam nomine Jung) vel ad alleganda odiosa accusationis argumenta, vel ad debitam pro jactâ in virum honestum & christianum contumeliâ reparationem, compellantur.

Sum speciali cum observantiâ &c.

Dans le dernier Journal p. 19 à la marge, après scripta prid. idus nov., ajoutez 1529; — P. 82 l. 16 tentés, lisez tenté. — P. 83 l. 17 de la note se soit, lisez ne soit. — Ces deux dernières fautes, dont l'une marque l'ignorance de la langue françoise & l'autre fait d'une note très-simple & très-claire un galimatias complet, ne sont pas dans le manuscrit que je me suis fait reprochuire. L'enfer d'imprimer, suivant l'expression de Mr. Godeau, produira éternellement ces sortes de tourmens pour désespérer les pauvres auteurs. — P. 84 l. 4 embarrassé, lisez embarrassé.